PETITS TABLEAUX

DE MOEURS.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Sœur Anne, 4 vol. in-12,	12 fr.
M. Dupont, ou *la Jeune Fille et sa Bonne*, 4 vol. in-12, 2e édition,	12 fr.
Georgette, ou *la Nièce du Tabellion*. 4 vol. in- 2, 2e édition,	12 fr.
Frère Jacques, 4 vol. in-12, 2e édition,	12 fr.
Mon Voisin Raymond, 4 vol. in-12, 2e édition,	12 fr.
Gustave, ou *le Mauvais Sujet*, 3 vol. in-12, 2e édition	9 fr.
L'enfant de ma Femme, 2 vol. in-12, 3e édit.,	6 fr.
Contes en vers, 1 joli vol. in-12, 2e édition, avec 4 vignettes,	4 fr.

Sous presse, pour paraître le 1er octobre :

ANDRÉ-LE-SAVOYARD, 4 volumes. Prix 4 fr.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 12.

PETITS TABLEAUX

DE MOEURS,

OU

MACÉDOINE

CRITIQUE ET LITTÉRAIRE,

Par Ch. Paul de Kock.

> Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
> Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
>
> LA FONTAINE, Fab.

TOME II.



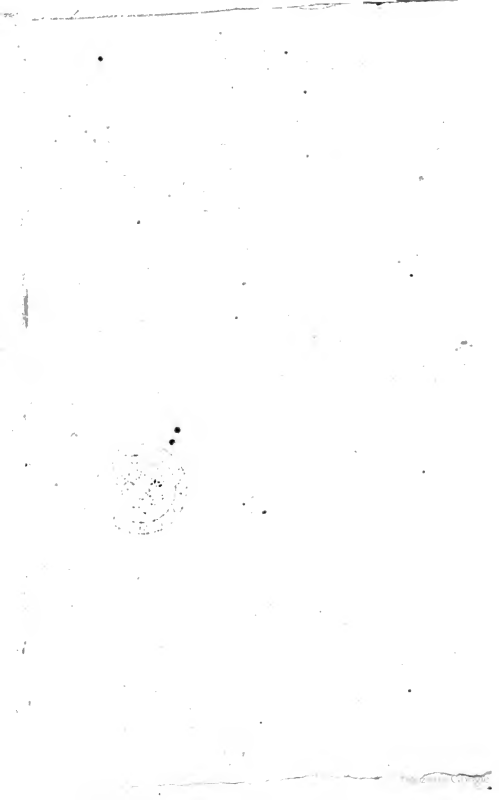
A PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE,

Editeur des œuvres de MM. Pigault-Lebrun, Picard et Alex. Duval

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS ET COUR DES FONTAINES, N° 51.

1825.



PETITS
TABLEAUX DE MOEURS.

LE VILAIN.

> Les vilains, on nous l'assure,
> Sont fort communs en ce temps;
> Tel ne l'est pas de figure,
> Qui l'est beaucoup au-dedans.
>
> ***

Je n'entends pas, par Vilain, un de ces pauvres serfs du bon vieux temps, qui n'était pas l'âge d'or pour tout le monde. Grâce au ciel, nous n'avons plus de semblables Vilains; les habitans des campagnes peuvent maintenant se marier avec leur mie, sans redouter le droit

du seigneur; un collecteur insolent ne vend pas leurs meubles pour leur faire payer la taille; et, quoi qu'en disent certains partisans des anciennes coutumes, depuis l'abolition de celles-ci, le blé et la vigne n'en poussent pas moins bien.

Mon Vilain est tout bonnement un homme qui pousse l'économie jusqu'à la vilenie, et qui cache sa lâdrerie sous le nom d'économie. On reconnaît aisément un Vilain; ces gens-là ne peuvent jamais faire quelque chose de bien, il faut qu'ils gâtent tout par leur penchant à la lésinerie, par leur désir d'épargner, de rogner, de réformer, d'économiser et d'amasser. Hélas! si le progrès des lumières a fait disparaître les Vilains dont nous parlions précédemment, je crains bien qu'il ne soit impuissant contre ceux-ci

M. Rognard est Vilain depuis qu'il est

au monde. En nourrice, on le voyait mettre du sel dans la bouillie, pour économiser le sucre, et se servir de l'écuelle de ses camarades, pour ne point user la sienne. En grandissant, M. Rognard est toujours resté Vilain. A l'école, il mangeait son pain sec, ou demandait du fromage à ses camarades, pour conserver le sien. Le dimanche, il aimait mieux ne point sortir que de mettre son habit et son chapeau neuf. L'âge n'a fait qu'augmenter sa vilenie : M. Rognard ne peut jamais se décider à acheter un habit. Quand il faut absolument en venir là, il se rend chez le marchand de drap et n'en prend pas assez. Mais en vain le tailleur crie : « Je veux que vous me fassiez un « habit avec cela, dit Rognard, et je le « veux bien large et bien long. » Quand son habit est vieux, il le fait retour-

ner; quand il a été retourné, il le fait teindre.

M. Rognard passe son temps à chercher les restaurans à bon marché. Il court aux vingt-deux sous, aux seize sous, où l'on a trois plats et le potage. « Ces « gens-là sont-ils fous, dit M. Rognard, « de croire que je mangerai quatre plats ! « Ne m'en servez que deux, dit-il au « traiteur, et donnez-moi à dîner pour « onze sous. »

Comme le traiteur ne consent pas à ce marché-là, notre Vilain emporte toujours deux plats de son dîner dans une boîte de fer-blanc.

Une seule fois, M. Rognard a été amoureux, mais un Vilain ne saurait l'être long-temps; forcé de faire un cadeau à sa dame, il courait toutes les boutiques, demandant un schall qui eût quelques

défauts, afin de le payer moins cher. Un jour, étant allé au spectacle avec un billet qu'on avait donné à sa belle, celle-ci eut le malheur de lui demander à se rafraîchir, et, pendant que M. Rognard était allé sur le boulevard lui acheter une pomme, elle se fit apporter une limonade. Rognard manqua étouffer de colère; pour payer la limonade il se disputa une heure avec le garçon, auquel il voulait faire le compte du sucre et des citrons. Depuis ce jour, le Vilain ne revit pas sa maîtresse et jura de n'en plus avoir.

Une de ses connaissances voulait le marier, et lui avait trouvé un assez bon parti. Après avoir long-temps réfléchi, M. Rognard refusa. « Eh quoi! lui dit on, « vous ne voulez pas d'une femme qui « vous apporte une bonne dot?—Ma foi,

« non, répondit le Vilain, je ne veux pas,
« pour une dot, être obligé de lui don-
« ner tous les jours la moitié de mon
« dîner. »

LES JEUX INNOCENS.

LE PIED-DE-BOEUF.

Il est des plaisirs pour chaque âge ;
Ne changeons point l'ordre du temps ;
Que l'enfant goûte sans orage
Les illusions du printemps.
Laissons l'amour à la jeunesse ;
Plus tard la raison doit venir,
Et pour charmer notre vieillesse,
Contentons-nous du souvenir.

« Nous avons deux heures devant nous, « dit la jolie Adeline à ses compagnes, on « vient de commencer un boston dans « le salon, il durera long-temps : madame « de Bermont en est, et vous savez le « temps qu'elle met à réfléchir si elle « *demandera*, ou si elle *soutiendra*. Fe- « sons quelque chose.. Jouons aux petits « jeux.

Les petits jeux sont acceptés; les jeunes personnes s'asseyent, se rapprochent; les jeunes gens demandent la permission de prendre part aux jeux innocens, elle leur est accordée. On forme le rond. Mais il manque quelqu'un : une grande blonde qui cause avec un vieux Monsieur dans un coin du salon.

« Venez donc, Clarisse, » lui disent les demoiselles. — Non, je vous remercie, je ne joue pas, répond mademoiselle Clarisse d'un air compassé. Aussitôt toutes les jeunes filles se regardent entr'elles en souriant avec malice, et l'on entend ce petit murmure de chuchottement.

« Qu'elle est ridicule!.. — Mais voyez
« donc ce caprice, Mademoiselle qui ne
« veut pas jouer aux petits jeux ce soir!.
« — Ah! c'est pour se distinguer!.. pour
« se donner un air raisonnable!.. — Eh

« non, ne voyez vous pas qu'elle cause
« littérature, poésie, avec ce vieux Mon-
« sieur; elle fait la savante... Je suis sûre
« qu'il lui fait des complimens... elle
« est enchantée... Voyez comme elle
« prend un air d'importance, elle se pince
« les lèvres. — Elle! parler littérature!..
« Oh ce doit être curieux à entendre!....
« elle n'y connaît rien du tout!.. figurez-
« vous que l'autre jour elle voulait me
« soutenir que *le Solitaire* était de lord
« Byron. — Ah! c'est délicieux!.. — De-
« puis que son père est monté en grade
« dans son bureau, Mademoiselle se
« donne des airs... ah! c'est trop drôle!
« — Elle veut apprendre la géométrie. —
« Elle ferait bien mieux d'étudier son
« piano, sur lequel elle n'est pas suppor-
« table. — Et quelle voix criarde!.... —

« Quand elle chante on croirait qu'elle « pleure. »

« Mais viens donc, Clarisse, viens donc « ma bonne amie, (reprend la demoiselle qui vient de parler en dernier.) « Non, « Mesdemoiselles, je ne peux pas... voilà « maman qui prend son schall. Il faut que « nous nous retirions de bonne heure, « nous partons demain pour la campa- « gne du chef de division de mon papa.

Toutes les jeunes filles se regardent de nouveau, en se mordant les lèvres pour ne point éclater. Enfin on se rappelle que l'on veut jouer aux petits jeux. Après avoir long-temps délibéré, on se décide pour *le pied-de-bœuf*, parce que cela ne dérange pas, il ne faut que se rapprocher. Et puis, il y a certains jeunes gens qui ne seront pas fâcher de poser leurs mains

sur celles de certaines demoiselles; on peut alors la serrer, la presser, sans que cela paraisse..... Les cœurs sensibles tirent parti de tout.

Les mains se placent les unes sur les autres. Une, deux, trois... « Allez donc, « Monsieur » dit-on à un jeune homme dont la main est la dernière, et qui ne pense pas à la retirer, parce qu'il l'appuie avec plaisir sur le genou d'une des amies de Clarisse. « C'est à vous à comp-« ter.... A quoi pensez-vous donc? » — « Ah! pardon, Mademoiselle, je ne sa-« vais plus le jeu. »

On compte: sept... huit... neuf! dit une jeune personne de douze ans, et la pauvre petite croit saisir quelque chose, mais elle ne tient rien; elle est désolée. On recommence; une jolie brune se trouve la dernière, et, quand elle dit

neuf.... la main d'un jeune homme se retire si lentement, qu'elle n'a pas de peine à la saisir.... Il est si doux d'être attrappé par une jolie femme. « Je tiens « mon pied-de-bœuf, » dit-elle d'un air triomphant.

« Vraiment, c'est bien malin, dit la « jeune fille de douze ans, Monsieur n'a « pas été si complaisant pour moi!

Patience, aimable enfant, tu promets d'être charmante; encore trois ou quatre ans, et tu seras aussi heureuse aux jeux innocens.

REVUE DE BILLETS DOUX.

> ....Laissons-là le passé!
> L'amour finit. Pourquoi? C'est qu'il a commencé;
> Tel est l'ordre commun des choses de la vie.
>
> DEMOUSTIER.

Dans un moment de désœuvrement on est souvent charmé de trouver de quoi chasser des pensées mélancoliques, ou des réflexions qui ne sont pas toujours aussi philosophiques qu'on le voudrait. Je me sens dans cette situation: pour me distraire, visitons cette cassette que je n'ai pas ouverte depuis bien long-temps; je ne sais plus ce qu'elle contient.

Que vois-je!... Une foule de lettres de diverses écritures.... Ah! je me rappelle

maintenant; c'est là que je serrais jadis les billets de mes belles. Plusieurs années se sont écoulées depuis, j'ai voyagé, couru le monde, on m'a oublié. C'est tout naturel! et la cassette est restée fermée. Relisons au hasard quelques-uns de ces billets; ils ne me causeront plus le même plaisir qu'autrefois; je sens pourtant qu'ils m'en feront éprouver encore. Le bonheur ne se compose-t-il pas de souvenirs et d'espérances?

« Cher ami, chaque jour je sens que je « t'aime d'avantage, je ne puis être heu« reuse loin de toi; je ne vis plus privée « de ta présence, je languis, je souffre.... « je soupire sans cesse... si tu cessais de « m'aimer, il me faudrait mourir... Oui, « la mort serait préférable à ton incons« tance!.... »

C'était de la passionnée Rosemonde...

Quel cœur brûlant ! quelle âme de feu !. Mais depuis ce temps elle s'est mariée, elle a eu trois enfans, et elle a pris tant d'embonpoint qu'elle ne marche qu'avec difficulté. Je l'ai aperçue il y a huit jours.... On ne se douterait jamais, en la voyant maintenant, qu'elle a voulu mourir d'amour. Voyons un autre :

« Vous êtes un monstre, je vous hais,
« je vous déteste; je me suis aperçue que
« faisiez les yeux doux à votre voisine.
« Si toutes les femmes vous connais-
« saient comme moi, aucune ne voudrait
« vous voir. adieu, Monsieur, n'espérez
« plus me tromper, tout est fini désor-
« mais entre nous. »

Ah ! charmante Hortence, je me souviens des scènes que vous me faisiez ! Femme fort aimable, fort spirituelle, mais trop jalouse, trop exigeante. Le lendemain du jour où je reçus ce billet de

rupture, elle était chez moi à sept heures du matin. Passons à un autre :

« Mon dieu, mon bon ami, je ne sais
« ce que j'éprouve maintenant, mais,
« depuis que je vous connais, je ne suis
« plus la même. Maman me gronde de
« ce que je suis rêveuse; est-ce ma faute
« à moi si je pense continuellement aux
« jolies choses que vous m'avez dites? Je
« n'ai plus de goût à rien : mon piano
« m'ennuie, le dessin me fatigue, la danse
« même n'a plus de charmes pour moi.
« On me gronde parce que je suis pâle.
« Hélas! je sens bien que je suis très-ma-
« lade, car je soupire toute la journée,
« et j'ai le cœur gros comme si je voulais
« pleurer. Vous m'avez dit que vous
« m'apprendriez ce que c'est que ce mal-
« là : c'est pour le savoir que je vous écris
« en cachette. »

Aimable enfant! que de naïveté, de

grace, d'innocence... dans son style!... qui aurait cru qu'au bout de six mois la perfide ne penserait plus qu'à son cousin le hussard..... Fiez-vous donc aux ingénues ! Voyons celui-ci :

« Je suis bien étonnée, Monsieur, « que vous ayez manqué à notre rendez-« vous : je ne suis point faite pour atten-« dre en vain ; vous auriez dû montrer « plus d'égards pour une femme comme « moi ; et ne pas me traiter comme tou-« tes les grisettes que vous connaissez. »

Oh ! oh ! c'était de la prude Césarine, qui dans le monde faisait la sévère, la cruelle, la dédaigneuse ; tandis que dans le tête-à-tête... Et tout cela pour finir par épouser un apothicaire de province, quelle fait, je gage, enrager du matin au soir. Madame voulait passer pour une vertu farouche..... elle se fâchait quand

on chantait devant-elle *le sénateur*, ou *en revenant du village !*... Oh ! les prudes sont aussi trompeuses que les ingénues! Passons à un autre :

« Tu veux donc faire de moi une autre « Nina, tu me condamnes à dire tous les « jours : ce sera pour demain, mais de- « main vient et point de lettre, et encore « il ne faut pas se fâcher, parce que tu « ne le veux pas !... mais avant huit jours « je verrai tout ce que j'aime.... cela t'est « bien indifférent, à toi ! si pourtant j'étais « bien sûre de cela.. je ne regarderais plus « jamais ces vilains yeux, qui portent un « trouble charmant dans mon âme !... »

Aimable Eugénie.... que j'aimais ton style naturel, naïf, et souvent spirituel, sans jamais viser à l'esprit. Que tu exprimais bien l'amour !... en lisant tes lettres j'étais transporté !... je le fus un peu

moins quand je sus que tu en avais écrit autant à vingt autres avant moi. O les femmes !.... les femmes !.... Eh ! mais, quel est ce billet si bien plié, qui sent encore le musc et l'ambre.

« Viens, je t'attends ; j'ai fait mettre les « chevaux à mon vis-à-vis. Nous irons « déjeuner à Enghien, nous reviendrons « dîner au Palais-Royal, et nous irons « le soir à l'opéra ; je suis libre toute la « journée. »

C'était la brillante Eléonore ; elle menait les plaisirs aussi vîte que la vie : avec elle pas un moment d'ennui, mais il n'était guère possible de la connaître plus d'un mois, sous peine de se ruiner complètement, Pauvre femme ! je l'ai rencontrée hier dans la rue. Quel changement six années ont produit en elle ; j'ai aperçu une femme maigre, débile, mesquine,

ment habillée, dont les traits et la tournure annonçaient le malheur : c'était Eléonore. Je n'ai pas osé l'aborder, j'ai craint de lui faire de la peine, et pourtant je voudrais lui être utile... Ne relisons plus. Je crois que j'aurais mieux fait jadis de brûler tout cela.

LE ROSIER.

Elle fut de ce monde, où les plus belles choses
Ont un pire destin,
Et rose elle vécut ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin !

MALHERBE.

Si notre brillante et bruyante capitale est le centre des jeux, des plaisirs, des spectacles, des aventures piquantes et des scènes comiques; les faits touchans, les actes d'amitié, de sensibilité, n'y sont pas nonplus étrangers, peut-être même y sont-ils plus communs qu'on ne le pense. Si on les connait moins, c'est que les Français, toujours portés à rire, aiment mieux raconter une plaisanterie qu'une anecdot e sentimentale.

Dans un des quartiers les plus populeux de cette ville, habitait une pauvre femme qui, après avoir perdu successivement son mari et ses enfans, se trouvait forcée de travailler pour vivre. Elle n'était plus jeune et logeait au cinquième étage; en considération de son âge, les personnes qui l'employaient lui faisaient porter de l'ouvrage et l'envoyaient reprendre, afin qu'elle ne se fatiguât pas en courses souvent répétées.

Dans une maison, en face de celle où logeait la pauvre dame, demeurait une jeune fille de dix-huit ans, jolie, douce, sage, et cependant orpheline, vivant seule dans une petite chambre au sixième étage, dont la fenêtre donnait précisément en face de celle de la vieille dame.

La jeune fille brodait pour vivre, elle travaillait avec assiduité. Toute la journée

assise contre sa fenêtre, sa seule distraction était de soigner un beau rosier qu'elle plaçait tous les matins sur sa croisée. (Problablement monsieur le commissaire ne regardait pas cette fenêtre là).

Tout en brodant, la jeune fille aperçut sa voisine, dont l'air respectable lui plût, parce qu'elle n'était pas de ces demoiselles qui tournent les mamans en ridicule. De son côté, la bonne dame était édifiée de la sagesse, de l'aptitude au travail, dont la jeune brodeuse faisait preuve. On se salua, on se parla, puis enfin la jeune fille, en allant et venant pour reporter son ouvrage, monta chez la vieille dame. Bientôt l'amitié la plus sincère s'établit entre ces deux personnes ; quoique d'un âge différent, elles pensaient de même ; la jeune regardait la plus âgée comme sa

mère, et celle-ci croyait retrouver dans la jeune fille un des enfans qu'elle avait perdus.

Cette liaison durait depuis près d'une année; elle n'était pas de celles que le caprice forme et détruit. Mais la jeune brodeuse tomba malade; l'excès du travail avait attaqué sa poitrine, et cette maladie cruelle, qui se développe souvent au printemps de la vie, fit en peu de temps, chez elle, de terribles ravages.

La plus grande peine de la jeune fille était de ne plus pouvoir aller aussi souvent près de celle qu'elle appelait sa mère. Bientôt il lui fallût renoncer entièrement à ce plaisir. Descendre six étages pour en remonter cinq autres, devenait trop fatiguant pour la jeune malade, qui chaque jour perdait ses forces; et, de son côté, la vieille dame

ne pouvait plus que difficilement quitter son fauteuil.

Il fallut donc se contenter de se voir à la fenêtre. La jeune brodeuse y plaçait chaque matin son rosier, pour le reprendre le soir. Tant que le rosier n'était pas sur la croisée, la vieille dame savait que sa jeune amie n'avait pas encore ouvert sa fenêtre; elle restait alors contre la sienne, et attendait qu'elle se montrât pour lui faire quelques signes d'amitié.

Chaque jour, cependant, le rosier se montrait plus tard, car la jeune malade ne pouvait plus être matinale...... elle s'éteignait sans le savoir; mais sa pauvre voisine s'apercevait du changement effrayant qui s'opérait en elle, et quand le rosier tardait à se montrer, son inquiétude devenait plus vive.

La pauvre petite faisait un effort sur-

naturel pour atteindre et ouvrir encore sa fenêtre; mais un jour cela lui fut impossible..... sa vieille amie attendit vainement que le rosier parût.... La journée s'écoula, et le rosier ne se montra pas. « Hélas, dit la bonne dame, j'ai perdu « mon enfant! »

En effet, la jeune brodeuse n'était plus; on la trouva près du rosier, qu'elle voulait encore essayer de montrer à son amie.

ELLE ÉTAIT SI JOLIE!

Bonheur d'être aimé tendrement
Que de chagrin marche à ta suite!
Pourquoi viens-tu si lentement,
Et t'en retournes-tu si vite?
FLORIAN.

J'avais juré de ne plus aimer; trompé, trahi cent fois, je voulais, non pas fuir un sexe dont la société fait le charme de la vie, mais du moins le voir avec indifférence, et ne plus regarder la beauté qu'en simple amateur, et comme ces joueurs devenus sages, qui se bornent à juger les coups, sans prendre part à la partie. Mais hélas! les sermens des hommes sont écrits sur le sable! et comment aurais-je pu résister à l'amour, quand Clotilde

s'est offerte à ma vue? elle était si jolie !

J'ai oublié mes sermens ; j'ai dit adieu à la sagesse, souvent même à la raison ; pouvait-on la conserver auprès d'elle? Grace, tournure, attraits, fraîcheur, elle réunissait tout pour plaire ; il fallait l'aimer, tout le monde cédait à son empire, je fis comme tout le monde ; mais j'aurais voulu être seul aimé, car nous sommes toujours égoïstes. Pendant quelque temps je crus être adoré ; elle me faisait croire tout ce qu'elle voulait ! Comment douter de ce que dit une bouche charmante!.. Alors même que sa coquetterie m'avait attristé, d'un mot, d'un sourire elle dissipait mes soupçons... Elle était si jolie !

Pour elle j'ai fait mille folies ; négligeant mes occupations, mes parens, mes amis, j'oubliais tout pour ne voir qu'elle ; pour ne m'occuper que d'elle.

Je n'écoutais point de sages conseils; je fuyais les représentations de l'amitié, je n'avais des yeux que pour elle; je ne pouvais exister où elle n'était pas. Satisfaire tous ses goûts, tous ses caprices, voler au-devant de ses moindres désirs était ma plus douce occupation. Je dissipais ma fortune, je perdais mon temps, je négligeais mes talens; mais je ne regrettais rien : elle était si jolie!

Pour prix de tant d'amour, je fus encore trompé! elle me quitta!... je la vis avec un autre... je ne pus pas même douter de mon malheur. En songeant à tout ce que j'avais fait pour elle, à son ingratitude, à sa perfidie, je me flattais de l'oublier aisément, ou du moins de la haïr autant que je l'avais aimée. Vains efforts! mon faible cœur l'aimait encore.. son image vint constamment le remplir;

et, malgré sa trahison, je sentais que je l'adorais toujours... elle était si jolie!

Mais hélas! sa carrière fut courte, moissonnée à la fleur de son âge, la mort l'a frappée au sein des plaisirs, des amours, des séductions dont elle était sans cesse environnée et qu'elle savait si bien prodiguer à son tour. Tant de graces, d'attraits, n'ont point arrêté la parque cruelle! Clotilde est descendue au tombeau! elle n'a brillé qu'un moment.

Tous ceux qui l'entouraient, qui cherchaient à obtenir d'elle un regard, un sourire, l'ont déjà oubliée pour courir après d'autres conquêtes!.. Seul, je viens visiter son tombeau; seul, je viens m'asseoir sur cette terre qui recouvre ce que la nature avait formé de plus séduisant. Je ne songe plus aux torts qu'elle eut envers moi, je ne me rappelle que les doux

momens que nous passâmes ensemble. Si elle existait encore, je me croirais heureux d'obtenir d'elle une heure d'amour. Pour cette heure-là, je lui pardonnerais encore toutes les autres.... Elle était si jolie!

LE FEU.

Les oiseaux nous ont quittés ;
Déjà l'hiver qui les chasse
Étend son manteau de glace
Sur nos champs et nos cités.
A mes vitres scintillantes
Il trace des fleurs brillantes ;
Il rend mes portes bruyantes,
Et fait greloter mon chien.
Réveillons, sans plus attendre,
Mon feu qui dort sous la cendre.
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

de BÉRANGER.

Lorsque l'hiver revient, le feu règne de nouveau ; que deviendrions nous sans lui, dans ces longues et froides soirées? O charmant coin du feu! confident discret! ta vue, seule, suffit pour ramener la gaîté, ranimer les esprits, et embellir la solitude. Combien de cercles dont le feu est le plus bel ornement!

C'est devant son feu que l'auteur se

délasse de ses travaux en rêvant des succès ; c'est encore là qu'il trouve le vers qui ne venait point devant son bureau. En tisonnant le vieillard jouit de ses souvenirs et sent moins les glaces de l'âge. Devant son feu on repasse dans sa mémoire les plaisirs de la veille, on forme des espérances pour le lendemain.

Ah ! le tison roule.., « Voilà de la société, » dit la vieille femme au coin de son foyer. « Je suis sûre qu'avant un quart « d'heure il m'arrivera du monde... c'est « immanquable !... » En effet, au bout de quelques minutes on gratte à la porte de la vieille, qui va ouvrir à son chat, en disant : « C'est le tison qui a fait rentrer « moumoute. »

Assis autour du foyer, avec quel plaisir ces enfans écoutent leur bonne qui leur raconte une histoire de voleurs ou de

revenans. Les pauvres petits se serrent les uns contre les autres... Ils ont peur, mais comme cela les amuse; leurs regards sont attachés sur la flamme de l'âtre.... Ah! si le feu s'éteignait, les pauvres enfans n'oseraient plus se retourner.

Heureux qui surprend sa belle devant son feu, et peut, n'ayant pour témoin que le foyer discret, lui faire l'aveu de son amour. Le feu de la cheminée est souvent un puissant auxilliare.... on est bien moins sévère les pieds sur les chenets... et le feu a vu plus d'une défaite.

En se levant on court à son feu; en sortant de table on y court encore; le commis, en arrivant à son bureau, va saluer son poêle ou sa cheminée; c'est en se chauffant qu'il lit le journal, parle politique ou littérature; c'est là qu'il taille sa plume et mange son petit pain.

Le dos au feu, le ventre à table, le gastronome se rit des maux qui affligent la pauvre humanité. Mais, en se chauffant, il ne voit pas, ou ne veut pas voir, ce malheureux arrêté dans la rue, et qui lui tend une main tremblante. Si l'hiver se passe gaîment pour ceux qu'un bon feu réjouit, il est bien long, bien dur pour les malheureux qui n'ont pas de bois à mettre dans leur âtre. Les pauvres diables gèlent dans leurs greniers, grelottent dans les rues, sur les places, ou aux coins des bornes ; trop heureux quand quelques brins de paille allumés leur permettent de réchauffer leurs membres engourdis.

Quand nous nous délassons devant un foyer pétillant, quand nous jouissons de la vue d'un bon feu, pensons quelquefois à ceux qui n'en ont guère.... Soulageons ceux qui n'en ont pas.

LE MÉNAGE

DE M. BERTRAND.

Quæque ipse miserrima vidi.
VIRGILE. Énéide.

M. Bertrand m'engage souvent à aller dîner chez lui, et je n'y vais jamais, car je me défie un peu de ces offres qui ne vous sont faites que dans la rue, ou lorsqu'on se rencontre chez un tiers. Et puis, M. Bertrand a dans toute sa personne un *laissez-aller* qui n'engage pas à partager son dîner; toujours mal-propre, quoique portant d'assez belles choses; ayant un jabot couvert de tabac, un ha-

bit taché, avec un pantalon neuf, un gilet sale avec une cravatte blanche, le désordre que je remarque dans la tenue de M. Bertrand, me semble d'un mauvais augure pour son ménage, et, en général, j'ai remarqué que l'on dîne mal chez les gens qui n'ont pas soin d'eux.

Je ne connaissais pas la famille de M. Bertrand, mais une affaire me forçant dernièrement à lui parler, je me rendis chez lui. Il était midi, je pensais que je le trouverais et qu'il aurait déjeuné.

Je pars. Il loge dans un beau quartier, au second étage, il doit avoir un bel appartement. Je monte, je sonne, j'attends un peu, on ouvre enfin; c'est une petite fille de cinq à six ans, qui tient une tartine de pain et de raisiné à la main, qui m'ouvre sans me regarder, puis va courir

après un petit garçon de sept à huit ans, qui fouille dans un buffet où il paraît puiser en toute liberté.

Je regarde un moment autour de moi; n'apercevant personne autre, et ne sachant de quel côté me diriger, je me décide à m'adresser aux enfans, qui ne m'écoutent pas.

« Mademoiselle, M. Bertrand, s'il vous « plaît?...

« Ah! Coco, donne-moi du fromage... « j'en veux. — Tiens, c'te gourmande; « n'as-tu pas du raisiné. — C'est égal, je « veux du fromage, ou je dirai à ma- « man que tu as pris du pâté qu'on gar- « dait pour dîner. —Je m'en moque bien! »

J'étais toujours là, écoutant le dialogue des enfans; lorsqu'une dame paraît enfin, à demi-habillée, en bonnet de nuit, en camisolle, tenant un corset

d'une main, un lacet de l'autre. Elle jette un cri en m'apercevant. « Ah ! mon « Dieu, c'est quelqu'un, et ces enfans « n'avertissent pas. Pardon, monsieur, « je croyais que c'était le porteur d'eau. « Julie, Julie !... comme je suis faite.... « Julie, ma robe... » — Madame, c'est à « M. Bertrand, que je désire parler. — « Oui, monsieur, vous allez le voir. Ju« lie !... mais où est donc la bonne ? — « Maman, elle n'est pas encore revenue « du marché. — Ah ! mon Dieu ! deux « heures pour acheter un poulet !..... « c'est une chose affreuse... et je n'ai per« sonne pour m'habiller !... C'est égal, « monsieur, donnez-vous la peine d'en« trer par ici... vous allez trouver M. Ber« trand. »

Je passe dans une autre pièce, enjambant par-dessus les tabourets, les plu-

meaux, etc., car l'appartement n'est pas encore fait. Je trouve enfin M. Bertrand, en robe de chambre, au milieu d'un tas de papiers, de livres, de cartons, qui s'amuse à repasser ses rasoirs.

« Eh! c'est vous, mon cher ami, me dit-il, en venant à moi, le rasoir à la main; mais c'est charmant de venir nous surprendre ainsi... Vous déjeunerez avec nous. — Comment, vous n'avez pas encore déjeuné à midi? — Oh nous n'avons pas d'heure, nous autres, et puis on a des jours où l'on se lève tard. — J'ai déjeuné, et je voulais seulement vous demander un renseignement. — Je suis à vous, permettez que je me rase. — Faites, je vous en prie. — Madame Bertrand, voilà deux heures que je demande de l'eau chaude pour ma barbe. — Eh! monsieur, Julie a dû en mettre au feu...

Adèle, allez voir s'il y a de l'eau chaude pour votre papa... — Ah! oui, maman, il y en avait, mais mon frère a renversé la cafetière avec son polichinelle. — Allons, c'est égal, je ne ferai ma barbe que demain. Ma femme, fais servir le déjeuner. — Ah! vous êtes bien pressé aujourd'hui! il n'y a encore rien de prêt; Julie n'est pas revenue du marché.

« Si vous vouliez toujours me donner « la note que je vous demande, dis-je à M. Bertrand, qui s'était remis à repasser ses rasoirs quoiqu'il ne dût plus se faire la barbe; « c'est au sujet de cette maison « à vendre dont vous m'avez parlé. — Ah! « oui, oui, j'ai votre affaire. Attendez, le « papier doit être là. »

M. Bertrand cherche, furette dans divers cartons et ne trouve rien. « Ma « femme, n'as-tu pas vu un papier plié

« en quatre, je crois l'avoir laissé avant « hier sur la cheminée. — Un papier... « attendez-donc... oui, je m'en suis ser- « vie pour allumer mon feu ; est-ce que « c'était précieux? — Eh! sans doute, « madame, que diable, on brûle tout « ici! — C'est votre faute, monsieur, il « fallait me prévenir. »

« Allons, » dis-je à M. Bertrand, « puis- « que mon renseignement est brûlé, je ne « veux pas vous déranger davantage. — « Restez donc à déjeuner ; on va faire « bouillir le lait, je vais moudre du café, « ce sera bientôt fait. — bien obligé, ce « sera pour une autre fois. — Quand vous « voudrez ; nous dînons toujours à cinq « heures précises, car j'aime qu'on soit « ponctuel, mais vous savez le chemin, « venez, nous causerons d'affaires ; j'en ai « de superbes en train. »

Après avoir cherché mon chemin à travers les chaises, les joujoux et les balais, je souhaitai le bonjour à M. Bertrand.

TABLETTES D'UN ADOLESCENT.

> Quand la mémoire est infidèle,
> En consultant un souvenir,
> Toute la vie on se rappelle
> Les jours marqués par le plaisir.
>
> SEWRIN. La Fête du Village.

J'ai eu hier seize ans.... Je commence à avoir l'air d'un homme; je suis déjà grand. Mon oncle dit que je ne suis pas mal, ma tante dit que je serai très-bien; ma tante doit s'y connaître mieux que mon oncle; les femmes ont, dit-on, plus de tact, de finesse que les hommes. Ma petite cousine ne dit rien, et baisse les yeux quand on parle de moi... j'ai dans l'idée qu'elle pense comme ma tante.

Hier, ma cousine m'a donné ces tablettes; quelles sont jolies!.... le charmant cadeau! elle ne pouvait rien

m'offrir qui me fit plus de plaisir. « Tenez, » m'a-t-elle dit, en me les présentant, » vous pourrez écrire là-des-« sus vos secrets, vos pensées. » Les femmes devinent donc que nous avons des secrets. Ma cousine a dix-huit ans, elle est charmante. Les beaux yeux !... . je n'ose cependant les contempler qu'à la dérobée, car je suis tout tremblant quand elle arrête ses regards sur moi. Ah ! je voudrais bien savoir si ma cousine a des secrets, et ce qu'elle met sur ses tablettes.

Je viens d'écrire sur celles-ci le nom de ma cousine. Caroline, quel nom charmant !... Caroline ! combien j'aime à le prononcer, à l'entendre. Il me semble que toutes les femmes qui se nomment Caroline doivent être jolies comme ma cousine.

Si j'osais faire des vers pour elle..... j'en ai déjà commencés beaucoup... ah! c'est bien plus amusant que des vers latins. L'an prochain je dois enfin quitter le collége. Il me semble que j'aurais bien pu le quitter cette année; je suis assez savant, mais mon père ne trouve pas cela. Si on voulait me laisser étudier auprès de ma cousine... je suis sûr que j'apprendrais alors tout ce qu'on voudrait. Quand elle me prie de faire quelque chose, je suis toujours si content!... j'aime bien aussi ma tante, elle est encore fort jolie. Depuis quatre ans je lui entends dire qu'elle a trente six ans; ce n'est pas vieux pour une femme, ce doit être bien vieux pour un homme.

C'est vingt ans qui est un bel âge; ah! quand donc aurai-je cet âge-là! c'est pour le coup que je serai un homme.

Dans le monde on fera attention à moi, on ne me regardera plus comme un enfant, je me laisserai venir des moustaches... que c'est joli des moustaches !... et quand je donnerai le bras à ma cousine, il ne faudra pas qu'on la regarde de trop près, ou vite, un coup d'épée... un coup de pistolet. Ah ! il ne faut pas que j'oublie d'apprendre à tirer le pistolet.

Hier, j'ai passé la soirée auprès de ma cousine ; on a joué aux jeux innocens, je n'aime pas beaucoup ces jeux-là, car il me semble que j'y suis bien gauche.

J'étais assis auprès de ma cousine, son bras touchait le mien... ah ! que j'étais heureux. Mais de l'autre côté, il y avait un monsieur qui causait souvent avec elle. Caroline riait beaucoup quand il lui parlait. Je ne sais pourquoi, mais cela me

faisait mal de l'entendre rire... cela me donnait envie de pleurer.

On m'a demandé à quoi je pensais, parce que je ne disais rien... j'ai répondu que j'avais mal à la tête... je devais avoir l'air bien sot! on a joué *à bouder*. Caroline devait appeler quelqu'un pour qu'on vînt l'embrasser... Je tremblais, j'espérais que ce serait moi. Mais elle a appelé ce monsieur avec qui elle rit tant. Je me suis senti oppressé comme si j'étouffais.

J'étais dans un coin, je ne jouais plus, elle est venue à moi, et, avec son charmant sourire, m'a demandé si j'avais déjà écrit quelque chose sur mes tablettes. Je les lui ai présentées; je tremblais comme la feuille. Elle a vu son nom écrit plusieurs fois, elle a souri; en me les rendant elle m'a doucement serré la

main... je ne savais plus où j'en étais... je ne pense plus qu'à cela; j'ai rêvé toute la nuit de ma cousine! elle m'a serré la main... écrivons cela sur mes tablettes. Chères tablettes!.. elles ne me quitteront jamais.

LES AMANS FIDELES.

CHRONIQUE DU BON VIEUX TEMPS.

Qu'il serait beau de chanter le Jourdain ;
De retracer, dans un livre sublime,
Les saints exploits d'un zélé paladin !
Qu'il serait grand d'aller jusqu'à Solyme,
Et là, pour mieux étonner l'univers,
De conquérir la Palestine.... en vers !
Qu'il serait doux le soir à la veillée,
Quand des pasteurs la troupe éparpillée,
Revient gaîment s'asseoir sous la feuillée,
Qu'il serait doux de peindre l'âge d'or ;
Cet âge heureux qu'aux pieds d'une bergère,
Sur un tapis de fleurs et de fougère,
L'amour naïf pourrait rêver encor !

YSEULT DE DOLE.

Le sire d'Apremont possédait un vieux castel de gothique structure, flanqué de tours, de bastions, de fortifications ; entouré de fossés pleins d'eau ; un énorme pont-levis ne se passait qu'au son du cor

que faisait résonner un nain placé continuellement en védette sur une des tourelles.

On ne pénétrait pas facilement dans le castel du sire d'Apremont; mais, dans ce temps-là, les seigneurs ne se montraient qu'entourés d'une garde nombreuse; leurs vassaux ne pouvaient les approcher; quand même ils l'auraient pu, aucun ne l'eût osé; car chacun d'eux tremblait et frémissait rien qu'au nom de son doux maître; et, dans ce temps-là, le maître ne se gênait pas pour faire bâtonner les *vilains*, les *serfs*, les *varlets*, qui se permettaient de lever le nez en sa présence.

Le sire d'Apremont avait eu une femme, belle, gracieuse, mais tant soit peu coquette; et, dans ce temps-là, les maris ne permettaient point à leurs fem-

mes d'être coquettes. La châtelaine, oubliant d'en demander la permission, avait souri a un beau chevalier, qui avait rompu plusieurs lances dans un tournoi. Le sire d'Apremont était jaloux, et, dans ce temps-là, un jaloux était à craindre. Celui-ci avait remarqué le sourire lancé par sa femme au beau chevalier, et au lieu d'inviter le jeune homme à venir manger sa soupe et à conduire madame au spectacle, comme cela se pratique dans ce temps-ci, le châtelain avait enfermé son épouse dans le fond d'une tour, ne lui donnant pour toute nourriture que du pain et de l'eau, et pour toute distraction que le plaisir de le voir une fois par jour.

Mais, dans ce temps-là, une femme ne riait pas en regardant son mari. La pauvre châtelaine trouva donc plus simple de se laisser mourir de chagrin; car,

dans ce temps-là, une femme mourait de chagrin quand elle avait souri à un autre que son mari; l'histoire ne dit pas, cependant, si c'était du repentir d'avoir souri, ou du chagrin de ne plus pouvoir sourire encore; c'est un point qui mériterait d'être éclairci, je le recommande à nos savans chroniqueurs.

Quand le sire d'Apremont vit sa femme morte, il ne la pleura point, ce qui est très mal, et ne lui fit point élever un de ces jolis tombeaux sur lesquels on grave des vers à la louange de la défunte; mais, dans ce temps-là, il paraît que les tyrans ne savaient pas dissimuler.

La châtelaine avait laissé une fille à son époux; et comme cette fille était venue au monde long-temps avant que sa mère n'eût souri au chevalier du tournoi, le sire d'Apremont avait infiniment de ten-

dresse pour elle : la belle Cunégonde était l'objet de tous ses soins, sa plus chère espérance ; ce qui ne l'empêchait pas de la tenir constamment enfermée dans son château, et de ne lui laisser voir que sa duègne, ne lui permettant ni société, ni bal, ni jeux, ni promenades *extra muros*, et ne lui donnant aucun maître. Mais, dans ce temps-là, on trouvait une fille suffisamment instruite quand elle savait se tenir droite, baisser les yeux et faire la révérence.... On en apprend bien d'autres aux demoiselles de ce temps-ci.

Un jeune damoisel, qui rôdait autour du château, parvint cependant à faire comprendre à Cunégonde qu'il la trouvait charmante, et qu'il brûlait d'amour pour elle. Sans doute elle n'avait pas les yeux baissés lorsqu'elle aperçut les doux regards du damoisel ; mais, dans ce temps-

là, les filles les plus niaises avaient des distractions. D'ailleurs Cunégonde tenait de sa mère, elle était extrêmement sensible.....

Une fille aime à faire
Tout comme a fait sa mère.

dit une chanson, dont le refrain sera de tous les temps. Le damoisel demanda au sire d'Apremont la main de sa fille; mais le châtelain eut la cruauté de la lui refuser, sous prétexte qu'il ne possédait rien; il paraît que, dans ce temps-là, on tenait à l'argent. Le damoisel, désolé, voulait se laisser mourir d'amour; mais comme l'amour ne fait pas mourir assez vîte, il pensa qu'il valait mieux aller se faire tuer en Palestine; car, dans ce temps-là, beaucoup de chrétiens s'y faisaient occire par les Sarrazins, et, de leur côté, envoyaient *ad patres* beau-

coup d'infidèles.... Ils ne les y ont pas envoyés tous, car nous en rencontrons encore dans ce temps-ci.

Le damoisel partit donc, mais en jurant à Cunégonde, toujours par signes et de fort loin, de lui rester fidèle jusqu'à la mort. Sa mie, qui comprenait parfaitement tous ses signes, lui fit de son côté le même serment; et, dans ce temps-là, on tenait les sermens que l'on avait faits.

Voyez pourtant le malheur: à peine le damoisel est-il parti que le sire d'Apremont meurt, emportant au tombeau l'amour de ses vassaux et de tous ceux qui l'avaient connu, même de la châtelaine qu'il avait fait mourir au fond d'un cachot; c'est du moins ce que dit le chapelain du castel, en prononçant son oraison funèbre. Mais, dans ce temps-là, la mort faisait d'un fripon un honnête

homme, et d'un scélérat un homme vertueux; elle fait bien encore quelques prodiges de ce genre dans ce temps-ci. Allez au Père-Lachaise ou à Montmartre, et lisez les inscriptions, vous serez convaincu que tous ceux qui reposent là étaient doués de mille vertus, cela fait beaucoup d'honneur à ce temps-ci.

Voilà donc la tendre Cunégonde maîtresse de son sort; elle voudrait bien apprendre cette nouvelle au damoisel, mais l'étourdi ne lui avait pas laissé son adresse; et, dans ce temps-là, le service de la poste ne se faisait pas aussi promptement que dans ce temps-ci; il fallut donc se résoudre à attendre que le croisé donnât de ses nouvelles.

Cunégonde attendit un an.... deux ans.... trois ans!... Dans ce temps-là, les femmes avaient infiniment de patience.

Il se présentait cependant beaucoup de cavaliers qui cherchaient à faire oublier le damoisel, mais ils ne purent en venir à bout. Enfin, ce ne fut qu'au bout de trente ans que le pauvre garçon revint dans sa patrie, car il avait été prisonnier des infidèles; mais sa maîtresse ne l'avait pas été, elle lui avait gardé son cœur, et il n'en fut pas surpris, car, dans ce temps-là, on croyait aux miracles.

Le damoisel était un peu cassé, un peu voûté; le soleil de la Palestine avait bruni son teint et blanchi ses cheveux, et les infidèles lui avaient cassé quelques dents. De son côté, Cunégonde n'était plus aussi fraîche, aussi rose, aussi svelte, mais elle faisait toujours fort bien la révérence; et les deux amans se revirent comme s'ils s'étaient quittés la veille... O le bon temps que ce temps-là!..

LE DESSOUS DE LA TABLE.

Un billet adroitement glissé sur des genoux qu'on presse légèrement ; des pieds qui jouent et se caressent, des verres qu'on change, des mots qui ne signifient rien pour les autres, mais dont on saisit si bien le double sens.... c'est alors que tout est jouissance.

PIGAULT-LE-BRUN. Les Barons de Felsheim.

Dans un de ces grands dîners où la gaîté n'est point chassée par l'étiquette ; où des gens d'esprit savent soutenir la conversation, où des femmes aimables et jolies donnent du charme, de la vie à la société, enfin où la maîtresse de la maison a eu le talent de placer ses convives de manière que chacun pût trouver à qui parler ; souvent, je l'avoue, j'ai eu le désir de savoir ce qui se passait sous

la table, où la conversation est quelquefois très-intéressante et très-animée.

Pendant qu'un monsieur un peu diffus s'entortille dans une histoire dont on désespère d'entrevoir la fin, et qui n'offre rien d'amusant pour les auditeurs, je remarque une petite dame en chapeau rose, qui parait émue, attendrie, attentive; elle souffle point, elle est immobile, mais une douce langueur se peint dans ses yeux..... Il n'est pas possible que ce soit l'histoire que raconte ce monsieur qui occupe aussi fort cette dame.

Bon, voici une jeune étourdie qui laisse échapper un éclat de rire pendant que l'on s'entretient d'un malheur récent. Cette jeune femme n'a pourtant point un mauvais cœur: cette envie de rire est venue par dessous la table.

Et cette grande demoiselle, qui de-

vient rouge comme une cerise, pendant que ce jeune homme, placé à côté d'elle lui présente d'un air fort réservé une assiette garnie de macarons. Ah! mademoiselle, ce ne sont pas les macarons qui vous donnent de si belles couleurs.

Et cette jeune dame, qui laisse involontairement échapper un petit cri. « Qu'as-tu donc, ma bonne? » demande le mari, placé à l'autre bout de la table. « Ah! ce n'est rien, » répond la dame, en jetant un regard sur un monsieur assis auprès d'elle, « c'est une douleur de dents qui « vient de me prendre... cela commence « à se passer. »

Mais le dessert est arrivé; le champagne pétille, la mousse s'élève, les verres se vident, les têtes s'échauffent, les yeux s'animent, tout le monde parle à la fois, c'est l'instant où l'on peut, sans craindre

d'être entendu, adresser bien des choses à sa voisine; c'est aussi le moment où le dessous de la table doit être fort intéressant.

Comme je suis un peu curieux, et que d'ailleurs j'aime à m'instruire, je laisse tomber ma tabatière; je me baisse pour la chercher, et en même temps je jette un coup d'œil observateur. Tous les pieds ne sont pas à leur place : celui de la petite dame en chapeau rose se trouve sous la botte d'un jeune officier de hussards; le genou de ce jeune auteur est bien près de celui de cette grande demoiselle, qui rougit et baisse les yeux toutes les fois qu'on lui adresse la parole. La main d'un simple artiste est légèrement pressée par celle d'une marquise sur le retour, tandis que ce riche négociant, tout en jouant avec sa serviette, glisse un billet

doux sur les genoux de sa voisine qui ne le laissera pas tomber.

Eh mais, que vois-je là bas ?... Deux pieds énormes l'un sur l'autre ; à coup sûr il y a ici quelque méprise ; examinons la position des personnages : ces deux pieds appartiennent, l'un à un gros anglais, l'autre à un vieux richard, grand amateur du beau sexe. Entre ces deux messieurs est assise une jeune personne de seize ans, bien jolie, bien fraîche, mais bien gauche et bien niaise. Pendant toute la durée du repas, la pauvre petite a été le but des œillades, des soupirs et des galanteries de ses deux voisins. Elle tient ses yeux baissés et ses pieds serrés sous sa chaise ; mais ces messieurs ont avancé chacun une jambe, et le pieds du gros anglais a été s'appuyer sur celui du vieil amateur. Chacun de ces messieurs est en-

chanté parce qu'il croit obtenir une douce faveur ; et plus l'anglais appuie, plus le vieux séducteur est content, et plus les soupirs, les œillades vont leur train.

Mais il faut pourtant que je me relève, j'ai mis assez de temps à chercher ma tabatière, et je n'ai plus rien à voir ; car, en me cognant la tête un peu fort contre un pied de la table, j'ai renvoyé tous les pieds à leur place.

UNE MAISON DE PARIS.

Il y a dans les quartiers les plus riches des misères qui font saigner le cœur ; et celui-ci ne s'en doute pas, qui va mourir d'indigestion.
LABRUYÈRE.

Voulez-vous connaître l'intérieur d'une maison, savoir le nom des personnes qui l'habitent, leur état, leurs habitudes, leur fortune? il n'est pas besoin pour cela d'avoir un *Asmodée* à vos ordres, il vous suffira de causer un moment avec le portier.

Je désirais, il y a quelque temps, louer un appartement dans une maison de fort belle apparence, le portier ne me laissa pas le temps de lui demander des informations.

Notre maison, me dit-il, est parfaitement habitée depuis le haut jusqu'en bas. Cette boutique qui tient toute la façade est occupée par un marchand de comestibles. Ah ! Monsieur, c'est un homme qui entend bien ses affaires ; il a toute l'année à sa porte des chevreuils, des lièvres, des faisans et des pâtés de Périgueux ; cela fait venir l'eau à la bouche... Aussi tous les passans s'arrêtent avec complaisance devant *notre maison* ; j'ai même remarqué un vieux monsieur, qui ne manque jamais de venir le matin manger son petit pain devant la boutique, lorsqu'il en sort une odeur de truffes qui embaume tout le quartier. Ce marchand-là fera fortune, quoique le voisin d'en face prétende que depuis six mois c'est toujours le même chevreuil qui est pendu devant sa boutique. Les étrangers arri-

vent chez lui en *influence*, et il vient de se marier avec une jeune personne qui lui a apporté en dot douze cents barils de thon mariné.

L'entresol est loué à une *femme artiste*; c'est une personne distinguée, et qui ne reçoit que des gens à équipage, des milords anglais, russes ou italiens. Je ne vous dirai pas précisément si c'est une chanteuse ou une danseuse, mais ce doit être l'une ou l'autre, car je l'entends toujours chanter, et elle ne marche que sur la pointe du pied. Du reste, tenue très-décente, mise fort élégante.... des cachemires, des diamans, et payant fort bien son terme.

Au premier, nous avons un négociant ou un homme d'affaires, je ne sais pas positivement lequel des deux, mais ce sont des gens qui reçoivent beaucoup

de monde et font un grand étalage. Ils ont fait de la dépense en peintures, papiers, boiseries, réparations ; on dit, entre nous, que tout cela n'est pas encore payé... Cependant ils donnent souvent des soirées, des punch, des concerts, des bals ; on y joue un jeu d'enfer... on y reste fort avant dans la nuit ; mais je ne peux pas me plaindre, ils me donnent les vieilles cartes que je revends au marchand de tabac, qui en fait des neuves ; et ils ont infiniment *d'attentions* pour moi... ce sont des personnes que j'estime beaucoup, et que je tiens à conserver. . . . . .

Au second, loge un tailleur qui a cabriolet, et ne va prendre ses mesures qu'en voiture. Il n'y a que trois ans qu'il est établi, et déjà il a acheté une belle maison de campagne aux environs de

Paris. Il paraît que cet homme-là taille dans le grand et qu'il a la coupe heureuse. Il m'a dit que dans cinq ans il aurait assez travaillé, et qu'il se retirerait avec quinze mille livres de rentes. Voyez pourtant ce que c'est, monsieur, voilà trente-deux ans que je tire le cordon, et je n'ai pas pu encôre mettre dix écus de côté!...

Au troisième, nous avons un ménage avec deux enfans et un chien. Le mari est un homme de bureau; il a quarante ans environ. Jamais je ne le vois sortir avec sa femme, qui est pourtant très-bien encore. Il part le matin, rentre dîner, puis, aussitôt le café pris, repart pour ne rentrer qu'à minuit. C'est tous les jours la même chose; à la vérité, madame reçoit des visites... il y a entre autres un jeune homme blond... je ne

sais pas si c'est un ami du mari, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il vient tous les soirs, quand il est sorti, et s'en va une demi-heure avant qu'il ne revienne. Dame, écoutez-donc, il faut bien que cette petite femme ait de la distraction; et puis, la bonne dit que quand elle est avec son mari, ils ne font que se disputer. Demandez-moi un peu pourquoi ces gens-là se sont mariés.

Au quatrième, nous avons un maître de danse, qui donne toutes les semaines dans sa chambre, des petits bals champêtres, mais à ses élèves seulement, il est vrai que ceux-ci peuvent y amener des amis, qui peuvent y conduire des connaissances... du reste, c'est honnête, c'est bourgeois. C'est ma femme qui apprête les raffraîchissemens; de la bière coupée, pour éviter les fluxions de poi-

trine. C'est le maître de danse qui fait l'orchestre à lui tout seul, mais il fait autant de bruit que s'il y avait dix musiciens, et il joue toujours près d'une fenêtre ouverte, pour qu'on l'entende de la rue. Les demoiselles ne walsent qu'avec la permission de leurs mamans.

Pour le cinquième, comme cela fait mansarde, vous sentez bien que ce n'est pas là qu'il faut chercher le beau monde. Nous y avons pour le moment une vieille femme qui a deux filles.... ce sont de *petites gens !*..... La mère est infirme, les filles sont, je crois, couturières; elles travaillent toute la journée, et même passent souvent les nuits à l'ouvrage..... ce dont je porterai plainte au propriétaire, parce qu'elles pourraient quelque nuit mettre le feu; d'ailleurs voilà deux termes arriérés, et vous comprenez que

nous serons forcés de leur donner congé, parce que dans une maison comme celle-ci on tient à n'avoir que des gens comme il faut.

Le portier avait fini ; je m'éloignai en jetant tristement un regard sur les mansardes ; ce n'était que là que j'apercevais des *gens comme il faut !*... Mais on allait donner congé aux pauvres filles qui travaillaient une partie de la nuit pour soulager leur mère.

L'ATELIER DE FLEURISTES.

Qui pourrait voir avec indifférence cet essaim de jeunes filles, dans l'âge des amours, qui du matin au soir parlent de ce dieu, et du soir au matin s'en occupent encore?

Entrons dans cet atelier où je n'aperçois que des femmes; elles sont presque toutes jeunes, et il y en a de fort jolies. Penchées devant ces longues tables surchargées de batiste, de couleurs, de colle, de pinceaux, de fil d'archal, de feuilles découpées, ces demoiselles font des fleurs. Comme elles sont habiles! quelle vivacité, quelle adresse, quel goût elles mettent dans ce travail! Les fleurs qui naissent sous leurs doigts comme par

enchantement pourraient, si elles en avaient le parfum, le disputer en éclat et en fraîcheur à celles qui embellissent nos parterres.

Mais, tout en travaillant, ces demoiselles causent; la conversation ne languit jamais; quelquefois même il y a confusion. Il paraît que les femmes font très-bien deux choses à la fois, car, tout en babillant, les fleurs vont leur train.

« Comme je me suis amusée hier, dit « une jolie brune, au teint rose, aux yeux « éveillés. — Qu'as-tu donc fait, Fanny? « —Je suis allée au Cirque avec mon cou- « sin, tu sais..... — Ah! oui, ce petit « brun qui t'attendait l'autre soir dans « l'allée. — Justement. — Il est gentil; « c'est dommage qu'il louche un peu. — « Non, mademoiselle, il ne louche pas. « —Oh! si, ma chère, j'en suis très-sûre,

« car il m'a beaucoup regardée quand j'ai « passé près de lui. Lise, donne-moi la « colle. — Je ne sais pas s'il vous a *beau-* « *coup regardée*, mais je sais très-bien « qu'il ne louche pas. Ne voudriez-vous « pas le connaître mieux que moi? ça se- « rait fort! — Oh! sois tranquille, je ne « veux pas te l'enlever!... mais il lou- « che; tiens, Louise était avec moi, elle « peut le dire. N'est-ce pas, Louise? — « Ah! je crois bien; il a un œil bleu et un « œil gris. Passe-moi les pétales de ja- « cinthe. — Vous êtes bien menteuses, « mesdemoiselles; et comment auriez- « vous vu la couleur de ses yeux dans l'al- « lée où il ne fait pas clair?

« Ah! ça c'est vrai, disent les autres « jeunes filles; ça n'est pas possible. — « Ah! c'est que ces demoiselles sont mé- « chantes. Louise ne devrait pas faire son

« embarras, elle qui n'a pour la prome-
« ner que son vieux, qui a toujours l'air
« gelé. Les ciseaux, s'il vous plaît. —
« — Mon vieux! est-ce qu'un homme est
« vieux à cinquante-trois ans : c'est la
« fleur de l'âge, mesdemoiselles. — Oh!
« oh! jolie fleur!... Qu'est-ce qui a les
« pinces? — D'ailleurs, il y a bien des
« jeunes gens qui ne le valent point, et
« puis moi je n'aime que les hommes
« *comme il faut*. — Tiens, c'est donc un
« homme comme il faut; je ne m'en se-
« rais pas doutée; je le prenais pour un
« vieux tisserand; il a toujours un chapeau
« dont les bords sont tout cassés. — Oh!
« quelle calomnie!... c'est bon pour vo-
« tre louchon de cousin, de porter de
« mauvais chapeaux ou plus souvent des
« casquettes. — Mademoiselle Louise, je
« vous prie de ne pas insulter mon cou-

« siu, ou je me plaindrai à madame. — « Ah! voyez donc, est-ce que vous croyez « que j'ai peur que vous me fassiez met- « tre en pénitence... (*bas.*) Hum! que « cette fille-là est méchante! — Hum! la « mauvaise langue! — Je m'en irai d'ici « à cause d'elle; je ne peux pas la voir. « — Je la déteste.

« Allons, la paix donc, mesdemoisel- « les, dit une fleuriste un peu plus âgée: « au lieu de vous quereller, vous feriez « mieux de vous dépêcher; on attend ces « couronnes de bal. — Eh, mon dieu! « elles seront faites. — Qu'est-ce que tu « as donc, Amélie, tu ne dis rien? — « Oh! elle pense à sa nouvelle connais- « sance. — Bah! elle a donc une nou- « velle connaissance? — Tiens, tu ne sa- « vais pas cela; ah! c'est du beau, du « grand, du huppé, un milord anglais, ou

« un Russe de Moscou; n'est-ce pas, « Amélie? — Oh! vous avez l'air de vous « moquer, mesdemoiselles, mais cer- « tainement ce jeune homme-là.... de la « mousse, s'il vous plaît. C'est un jeune « homme en place, c'est au moins un « commis; ah, dieu! qu'il a bon genre! « Je suis sortie avec lui mardi dernier, il « avait un manteau. — Un manteau! « diable, c'est du sérieux!.... Qu'est-ce « qui a du jaune? — Et il le porte avec « une grâce... — Et toi, comment étais- « tu mise? — J'avais ma robe de méri- « nos; mardi il m'a menée dîner chez « un traiteur. — Ah, dieu! qu'elle est « heureuse!... Des feuilles, mesdemoi- « selles. — Etiez-vous dans un cabinet « particulier? — Il le voulait .. mais je « n'y ai point consenti.... et puis il au- « rait fallu passer par le salon.... — Et

« le soir, où avez-vous été? — Ah! ma « chère, il m'a menée au spectacle.... « dans un endroit... attendez donc... « c'était superbe.... c'est aux.... aux « Buffes.—Comment aux Buffes?— Oui, « où l'on ne parle que latin, et toujours « avec de la musique. — Ah! c'est aux « Bouffa que tu veux dire. — Oui, c'est « ça, aux Bouffa.... C'est là qu'on joue « de jolies comédies!— Ça doit être bien « amusant quand on ne comprend rien! « —Oh! c'est égal, ça amuse toujours; « quoique ça nous nous sommes en allés « avant la fin, parce je commençais à « m'endormir; et pour revenir nous avons « pris un fiacre:.... parce que j'étais « lasse... d'être assise.—Ah! vous avez « pris un fiacre.... Voilà ma rose ache- « vée. — Il est huit heures, mesdemoi- « selles. — Il est huit heures, dépêchons-

« nous, on m'attend au carré St.-Martin.
« — Et moi devant le Gymnase. — Et
« moi contre l'Ambigu. »

Toutes les demoiselles prennent à la hâte leur schall, leur sac, leur chapeau, et se rendent où leurs affaires les appellent; en une minute les tables sont rangées, l'atelier est désert, et le silence a remplacé le bruit que l'on entendait depuis huit heures du matin.

LE BAPTÊME.

Enfant, en venant au monde tu pleures et tout sourit autour de toi; fais en quittant la vie que tout le monde pleure, et que toi seul souries.

(Maxime indienne.)

« Eh bien! ma voisine, savez-vous la « nouvelle? — Quoi donc, ma chère voi- « sine? — Madame Roquet est accou- « chée hier. — Ah, mon dieu! cette pau- « vre madame Roquet; elle était bien « méchante durant toute sa grossesse. — « Je ne crois pas qu'elle soit meilleure « maintenant. — Est-ce une fille ou un « garçon? j'ai parié pour un garçon avec « M. Mélange, le marchand de vin d'en

« face. — Vous avez gagné, ma voisine, « c'est un garçon qui ressemble déjà « beaucoup à ce petit commis marchand « qui donnait si souvent à madame Ro- « quet des billets de la Gaîté.—Ah! bon, « j'y suis, je me le rappelle parfaitement. « —Mais il faut que je vous quitte, voi- « sine, je suis du baptême, je n'ai pas « trop de temps devant moi pour faire « ma toilette. — Vous me donnerez des « dragées, et vous me conterez com- « ment tout se sera passé, car je ne vois « plus madame Roquet, depuis qu'elle a « laissé perdre un chat superbe dont je « lui avais fait présent. — Comptez sur « moi, ma voisine. »

Pendant que les deux voisines s'entre- tiennent ainsi, tout est déjà en l'air dans la maison de M. Roquet, gros marchand épicier de la rue St.-Antoine, dont la

femme vient, comme vous le savez, d'accoucher d'un garçon.

La nourrice tient l'enfant, l'accouchée est étendue avec grâce dans son lit; la garde va, vient, furète dans tous les coins, fait beaucoup d'embarras pour peu de chose, et au milieu de tout cela n'oublie pas de s'occuper de son déjeuner, et de glisser cinq morceaux de sucre dans son café, tout en répétant à chaque instant qu'elle n'est point *portée sur sa bouche.* Les domestiques sont tout en l'air, et le papa achève de mettre le désordre dans la maison, en courant comme un fou, et en criant à qui veut l'entendre: «Je suis père, c'est un garçon, « c'est mon fils! il est de moi, celui-là; ça « sera un homme superbe! tout mon por- « trait!.... il est déjà gros comme un « bœuf!.... Je veux en faire un génie,

« je le mettrai dans une étude d'apothi-
« caire et dans la garde nationale. Ah !
« ma femme, à propos, comment nom-
« merons-nous ce jeune homme ? Ro-
« quet d'abord, puisque c'est mon nom,
« ça va sans dire. Quel joli Roquet cela
« fera ! mais ensuite ?

« Mon bon ami, dit l'accouchée d'une
« voix faible, vous savez bien que c'est le
« parrain qui doit donner son nom.—Ah !
« c'est juste. Et comment s'appelle-t-il, le
« parrain ?— Edouard, mon ami. — Ah !
« c'est vrai... Edouard... c'est assez gen-
« til ; cependant j'aurais préféré un nom
« plus ronflant, plus... enfin... j'en avais
« retenu un magnifique dans un mélo-
« drame où il y avait des voleurs... at-
« tends donc... Férouski.... c'est cela,
« Férouski Roquet, je veux qu'on l'ap-
« pelle ainsi. — Mais, mon ami, votre

« Férouski est un nom polonais ou cosa-
« que, cela fait mal aux oreilles. — Moi,
« madame, je vous assure que ce sera un
« nom très-distingué; et quand mon fils
« sera établi apothicaire, et qu'il mettra
« sur sa porte : Pharmacie de Férouski !
« cela lui amènera nécessairement des
« figures très-relevées. »

Mais une voiture s'arrête devant la maison. C'est le parrain, le jeune commis marchand en grand costume, tenant sous son bras une pile de boîtes de dragées, et donnant l'autre main à la marraine, qui a le gros bouquet de rigueur.

On s'embrasse, on donne les présens. « Ah ! monsieur Edouard ! vous avez fait « des folies », dit l'accouchée, en recevant les boîtes de dragées; tandis que M. Roquet dit au jeune homme, en lui serrant la main et d'un ton pénétré : « Mon

« ami, je n'oublierai point que vous êtes « mon compère.... et dès ce moment « tout est commun entre nous. »

On admire l'enfant; M. Roquet salue toutes les fois que l'on dit que le nouveau-né sera charmant. Enfin, on part pour la Mairie; mais la voiture se trouve pleine avant que M. Roquet ne soit prêt; il la suit de loin à pied, et tout le long du chemin crie en se frottant les mains: « C'est un baptême, c'est mon fils Roquet « Férouski Edouard que nous allons « baptiser.

Après avoir rempli toutes les cérémonies d'usage, on revient enfin à la maison du papa, chez lequel un grand repas est préparé. On se met à table; on boit, on rit, on chante même, mais à demi-voix, pour ne point faire de mal à l'accouchée; et à la fin de cette journée, M. Roquet

est si content, si glorieux, qu'il s'écrie : « Si j'étais millionnaire, je voudrais que « ma femme me fît un enfant tous les « mois. »

PENSÉES D'UN GARÇON

SUR LE MARIAGE.

Une épouse ! ah ! pour nous son aspect, sa douceur
Sait de tous les emplois soulager la fatigue.
Dès l'aube, en longs travaux l'artisan se prodigue ;
Sous le fardeau, le soir, il succombe affaissé ;
Il revoit sa compagne, et se sent délassé.

LEGOUVÉ. Le Mérite des Femmes.

Si j'étais marié, je renoncerais à toutes ces extravagances qui marquent chaque jour de la vie d'un garçon ; à ces dépenses folles, qui n'ont souvent que de tristes résultats ; à ces parties de restaurateurs, qui fatiguent le corps et appesantissent l'esprit ; et à ces connaissances

qui font rire le soir, mais que l'on n'aime point à rencontrer le matin.

Si j'étais marié, je voudrais aimer ma femme, car je crois que ce doit être un supplice continuel de vivre avec une personne que l'on n'aime point. Je sais bien qu'il y a beaucoup de ménages où les époux se voient à peine une heure par jour; mais il me semble qu'il doit être plus doux de chercher sa femme que de l'éviter.

Si j'étais marié, je voudrais que ma femme ne fût citée ni pour sa figure, ni pour son esprit, ni pour sa toilette, ni pour ses manières, et cependant je voudrais qu'elles eût tout cela bien.

Si j'étais marié, on ne me rencontrerait pas sans cesse seul au spectacle et dans les promenades. Je ne craindrais pas d'être vu avec ma femme à mon bras;

je craindrais encore moins le ridicule que les fats et les sots veulent jeter sur les bons maris ; les trois quarts de ces gens-là ressemblent au renard de la fable : ils ne peuvent pas atteindre le bonheur, et tâchent de se venger en se moquant des gens heureux.

Si j'étais marié, je voudrais avoir beaucoup d'enfans, car les enfans forment la chaîne qui enlace plus étroitement la femme et le mari.

Si j'étais marié, je pourrais bien avoir une chambre particulière pour y travailler tranquillement ; mais je ne voudrais pas que ce fût pour vingt-quatre heures.

Si j'étais marié, je ne courrais plus après toutes les femmes, parce que je ne voudrais aimer que la mienne ; mais je tâcherais d'être aimable auprès des autres, afin de les rendre jalouses de son bon-

heur. Je serais galant avec la beauté ; je rechercherais la société d'un sexe que j'aimerais toujours, et ma femme ne s'en fâcherait point, parce que, tout en ne cueillant qu'une fleur, il est permis de respirer le parfum des autres.

Si j'étais marié, je ne serais point jaloux, car la jalousie donne de l'humeur, et l'humeur fait fuir les amours; je ne serais pas non plus trop confiant, car les femmes prennent souvent notre grande confiance pour de l'indifférence, et elles n'ont peut-être pas tout-à-fait tort.

Si j'étais marié, je voudrais avoir beaucoup d'amitié pour ma femme, car l'amitié survit à l'amour. Je voudrais aussi qu'elle eût des talens, qu'elle aimât la lecture et la musique, car une femme qui aime les arts, ne s'ennuie jamais seule, et un mari est bien forcé de s'absenter

quelquefois, et quand une femme s'ennuie, on doit toujours craindre qu'elle ne prête l'oreille aux distractions qu'on lui offrira.

Si j'étais marié, je menerais plus souvent ma femme au spectacle qu'en société; au bal, je la laisserais danser sans moi, mais je ne voudrais pas qu'elle walsât avec un autre.

Si j'étais marié, je ne voudrais pas que ma femme eût une amie intime avec laquelle elle serait plus souvent qu'avec son mari, et près de laquelle il faudrait que je fusse aux petits soins, pour n'être point *boudé* par mon épouse.

Si j'étais marié, enfin, je choisirais avec soin les personnes que je recevrais chez moi; je congédierais bien vite ces messieurs qui viennent toujours, par hasard, à l'heure où le mari est sorti. Je ne

laisserais jamais aller ma femme avec un autre qu'avec moi ; je n'aurais point de ces amis complaisans qui sont toujours prêts à offrir leur bras, et qui ont les poches pleines de billets de spectacle, car je me rappèllerai toujours ce que je fesais étant garçon.

LE JOUR MALHEUREUX.

Habent sua fata libelli.

Il est des jours où tout semble nous sourire ; où l'esprit sain, la tête légère, nous voyons tout couleur de rose; et cette heureuse disposition, influant sur toutes nos actions de la journée, nous ne faisons que ce qui nous plaît, nous ne voyons que des hommes aimables, nous ne rencontrons que des femmes jolies, nous n'entendons point de sottises, nous n'en lisons aucune, et nous n'en disons pas pendant le cours de la journée ; c'est-

à-dire qu'une heureuse disposition d'esprit et une bonne digestion nous ont fait tout voir du bon côté.

Mais il est aussi des jours où un secret guignon semble nous poursuivre. Probablement j'étais hier sous cette maligne influence.

En me réveillant, j'avais la tête lourde, j'étais triste sans savoir pourquoi. Je m'en pris d'abord au temps qui était affreux; mais par des temps plus laids encore j'ai souvent chanté avec mes amis, et soupiré sous les fenêtres d'une belle; alors je m'inquiétais fort peu de la pluie et du vent.

Je me levai; impossible de trouver mes pantoufles; elles étaient trop loin sous mon lit. J'appelle Dumont, mon vieux domestique; il ne vient pas; où diable est-il?... à bavarder avec le portier, sans

doute. Je m'approche d'une glace : ah, mon Dieu ! comme j'ai le teint jaune et les yeux battus. Ceci n'annonce rien de bon.

Enfin Dumont arrive ; il me donne mon journal, en me jurant qu'il n'est que huit heures, et que ma montre avance. Voyons les nouvelles pendant qu'on prépare mon déjeûner. Que diable Dumont m'a-t-il monté là ?.... les Petites-Affiches... ce n'est pas mon journal ; vous savez bien que je lis *la Pandore*. — Dame, monsieur, c'est le portier qui se sera trompé, il donnait l'autre à la bonne de cette actrice qui demeure sur votre carré. — Allez vite le chercher.

Dumont part et revient bientôt tout effaré : « Vous n'aurez pas votre journal « ce matin, monsieur ; il paraît qu'il se « permettait de trouver que votre voisine

n'avait pas été excellente dans la pièce nouvelle; car, de colère, cette dame l'a déchiré et jeté au feu. — C'est fort agréable pour moi. Vîte, mon déjeuner, que je sorte; j'ai un rendez-vous pour affaires pressées.

Au moment où je me mets à table, on sonne à ma porte; c'est un monsieur qui arrive de province, et que j'ai fort peu connu, mais qui, se trouvant à Paris, s'est figuré me devoir une visite. Ce monsieur est bien l'homme du monde le plus bavard! Il me raconte tout ce qu'il fait dans son endroit; m'apprend qu'il a acheté une maison, une ferme, des lapins; des dindons.... Et qu'est-ce que tout cela me fait à moi? J'ai beau lui laisser voir que j'ai affaire, que je suis pressé, il me promène dans son jardin, dans son colombier, dans son étable; il ne

me fait pas grace d'une laitue !.. ce n'est qu'à midi qu'il s'apperçoit qu'il avait affaire à dix heures. Il est parti, enfin, et je le consigne à Dumont.

Mon premier rendez-vous est manqué. Je m'habille pour me rendre chez une jolie femme; je sors; je n'ai pas fait dix pas, qu'un maudit cabriolet me couvre de boue, de la tête aux pieds; je retourne chez moi pour changer... Voilà bien une autre affaire! Dumont est sorti et je n'ai pas la clef; vîte un serrurier, il faut absolument qu'on m'ouvre ma porte. Mon portier part, au bout de trois grands quarts d'heure, que je passe sur le carré, il m'amène un ivrogne qui peut à peine se tenir, et qui veut, comme M. de Clainville dans *la Gageure imprévue* me dire le nom de tous les objets qui composent une serrure.

« Eh! mon cher! je suis persuadé que « vous êtes fort expert, mais ouvrez moi « ma porte, pour l'amour de Dieu; c'est « la meilleure manière de me prouver « votre talent. — Oui... oui monsieur... « tenez, ceci c'est un crochet qui doit « faire tourner le pène. — Mais faites le « donc tourner le pène, au lieu de me « laisser-là. »

Le drôle essaye dix ou douze crochets; il passe une heure après ma serrure; et finit par me dire qu'il faut qu'il aille chercher d'autres outils. Pour le coup je suis perdu! l'ivrogne ne reviendra pas! mais Dumont rentre au moment où j'allais faire enfoncer la porte. Je me r'habille; je sors, avec une clef cette fois. Je prends une voiture, je cours chez ma jolie dame.. Je la trouve environnée de tantes et de cousines. « J'ai été seule toute la matinée.

me dit-elle à l'oreille, je vous atten-
« dais. »

Cet aveu achève de me désespérer. Je la quitte. On m'attend à dîner chez un riche financier. « Arrivez donc, me dit-il, « vous faites des vers; j'ai à dîner un jeune « homme de quarante-cinq ans, qui vient « d'essayer un petit poëme sur les dou- « ceurs de la vie champêtre; il assure que « c'est tout autrement traité que par Vir- « gile et Delille. Au reste, je vais le placer « près de vous, et pendant le dîner, il « vous en dira quelque passage. »

Hélas! il n'est que trop vrai; je suis près du jeune nourrisson des Muses, qui ne me passe point des cornichons ou des anchoix, sans les accompagner d'un passage de son poëme. Si du moins de l'autre côté j'avais un dédomma ement; mais non..... C'est une tante du poète,

qui, lorsqu'il a fini, me dit à l'oreille : « Quel talent, monsieur; et quel malheur « si cet homme-là n'eût point écrit !

Enfin le dîner est fini, mais le maudit poète me poursuit comme mon ombre. Je me place à l'écarté pour l'éviter ; mon côté est malheureux ; je perds quinze louis avec une dame qui fait la grimace, même en gagnant. Je vais partir... je me sens arrêté par le bras : « Que vous se- « riez aimable de mettre ma tante chez « elle, me dit mon financier, son fils n'a « pu venir la chercher, mais ce n'est « pas fort loin de chez vous. » Allons, il faut se résoudre à emmener la tante. Je l'emballe dans un fiacre, et, pendant tout le chemin, il me faut lui entendre pleurer douze fiches qu'elle a perdues au boston en manquant une indépendance magnifique ! Enfin elle est chez elle, et je

suis bientôt chez moi. Je me couche en maudissant ma journée, et les contrariétés que j'ai éprouvées me donnent le cauchemar toute la nuit.

LA JOURNÉE

AUX DÉMÉNAGEMENS.

> Pour parler à deux particuliers, on peut aller du haut du faubourg du Roule au bout du faubourg St.-Jacques; cet exercice est fatigant pour quelqu'un qui n'aime pas à être coudoyé à chaque pas; à être frotté par un charbonnier ou un marchand de farine; à recevoir dans ses souliers le trop plein d'un porteur d'eau; à être arrêté par des femmes très-prévenantes, par des distributeurs d'adresses, éclaboussé par un fiacre, moulu par un cabriolet, etc.
>
> PIGAULT-LEBRUN. *Mélanges.*

J'AVAIS, il y a deux jours, des affaires à terminer dans différens quartiers de Paris; j'arrange dans ma tête l'ordre et l'emploi de ma journée, qui, je l'espère, me suffira pour faire toutes mes courses; et, après avoir déjeûné, je me mets en route dès neuf heures du matin.

A peine ai-je mis le pied sur mon es-

calier pour commencer ma tournée, que je suis arrêté par un commissionnaire qui descend une mauvaise commode, laquelle bouche toute la largeur de mon escalier. Il faut donc attendre, pour passer, que mon homme soit en bas, et il ne va pas vîte, parce qu'il est fort chargé. Me voici enfin dans mon allée.... Ah! mon dieu; je suis pris entre deux lits de sangle et des monceaux de chaises! Comment diable passer à travers tout cela! Je me risque cependant, et, mettant un pied sur une chaufferette, et l'autre dans une poële, je parviens à gagner la rue, où je suis encore arrêté par la charrette sur laquelle on charge les meubles, et qui me fait perdre au moins dix minutes.

« Diable, me dis-je, en hâtant le pas, regagnons le temps perdu, si je veux faire toutes mes courses. » Je me lance,

me voici dans la rue des Gravilliers; c'est là où je compte m'arrêter d'abord; mais, en regardant à mes pieds, je ne vois pas deux hommes qui viennent contre moi avec un brancard chargé de meubles; je vais me jeter sur le brancard... Les porteurs m'arrêtent et jurent après moi: « J'ai, disent-ils, écorné un superbe cadre doré; on leur ferait payer ce dommage; il faut donc que je le leur paye. »

Je veux envoyer promener les porteurs et leur cadre, mais tous les gens du peuple m'entourent, et on ne me donne pas raison. Après avoir entendu les gros mots, il faut que je paye! j'aurais dû commencer par là! je donne une pièce de cent sols, et on me laisse continuer mon chemin; ce que je fais cette fois en regardant avec soin devant moi.

A quelques pas, je me trouve derrière

deux femmes qui portent sur leur dos, des cruches, des balais, des casseroles et autres ustensiles de ménage. Comme la rue est étroite, et qu'elles marchent à côté l'une de l'autre, donnant chacune la main à une ribambelle d'enfans, je suis forcé, pendant cinq minutes, de marcher au pas derrière ces intéressantes familles; et toutes les fois que j'entrevois un petit jour, par lequel je crois pouvoir me glisser, les manches à balais et les queues de poële viennent m'en boucher le passage.

Enfin les deux familles ont pris une rue sur la gauche, et me voilà libre d'avancer..... Pas du tout : on se dispute dans la rue; ce sont deux charrettes à bras qui se sont accrochées, les conducteurs s'accusent réciproquement de maladresse; des injures ils en viennent aux

coups... La foule reflue en arrière; je me sens poussé dans une allée par une petite femme qui me crie : « Ah! monsieur, je « ne peux pas voir deux hommes se bat- « tre; cela me fait trop de mal... Ah! « les malheureux! quels coups ils se don- « nent!... en voilà un par terre.... Ah! « Dieu! c'est affreux... et on ne les sé- « pare point!... Ah! en voila un dont le « nez est tout écorché... Je vais me trou- « ver mal... »

« Eh! morbleu, madame, ne les regardez pas, dis-je à ma curieuse en la poussant de côté afin de passer devant elle. — Que les hommes sont brusques, quand ils n'ont pas d'éducation, s'écrie-t-elle en me lançant des regards courroucés! » Mais je la laisse, et, me jetant au travers de la foule qui entoure les combattans, je parviens enfin à passer de

l'autre côté, et j'atteins la maison où j'ai affaire.

«Ah! parbleu, ce n'est pas sans peine, me dis-je en courant vers l'escalier; car le portier vient de m'assurer que la personne que je demande est chez elle. Je veux me hâter... bon... à peine ai-je mis le pied sur la dixième marche, que je suis arrêté par deux hommes qui montent un énorme chiffonnier. Hélas! si du moins ils le descendaient; mais ils vont comme cela au cinquième, et mon ami demeure sur ce carré-là; et ils s'arrêtent à chaque marche pour reprendre haleine.

Quant à moi, je consulte ma montre; il y a deux heures que je suis sorti de chez moi, et je n'ai pas encore fait une seule course. Je prends mon parti; je redescends l'escalier et je me décide à

rentrer. Décidément je ferai mes affaires une autre fois ; il faut renoncer à circuler dans Paris les *huit* ou les *quinze* de chaque terme.

PETIT A PETIT.

L'eau qui tombe goutte à goutte de cette fente imperceptible, doit finir par miner ce rocher.

***

Petit à petit l'on vient à bout de tout, suivant un vieil adage; avec le tems nous voyons en effet arriver bien des événemens, mais non pas toujours tels que nous les désirions.

Petit à petit l'enfant grandit, sa raison se forme, les passions arrivent et font place aux jeux du premier âge; bientôt l'ambition, le désir de parvenir, chassent les illusions de la jeunesse; puis les

soucis, les inquiétudes font place aux plaisirs; puis les cheveux blancs qui éloignent les amours, mais n'amènent pas toujours la sagesse; puis les infirmités, la vieillesse qui n'a plus que des souvenirs; puis enfin la mort, qui est toujours en perspective; tout cela n'arrive que petit à petit, mais toutcela s'enchaîne cependant.

C'est petit à petit que l'homme probe et laborieux s'enrichit: il ne risque point des spéculations hasardeuses qui pourraient ruiner ses commettans, mais il arrive à une heureuse aisance, et la fortune acquise petit à petit, est toujours plus solide que celle qu'un jeu du hasard a fait naître.

Petit à petit, au contraire, l'homme qui fait des folies voit se dissiper ses richesses; petit à petit le paresseux tombe

dans la misère ; et petit à petit l'homme qui se ruine voit ses amis le quitter, et fuir ceux qu'il a obligés.

Petit à petit les mauvaises liaisons corrompent le plus heureux naturel, comme l'habitude des excès de table détruit la plus robuste santé. Petit à petit la faiblesse conduit au vice quand on fréquente de mauvaises sociétés. Vous prenez les manières de ceux avec qui vous vous trouvez ; après les avoir blâmés, vous les imitez ; si vous voyez un fripon, petit à petit ses sophismes vous séduiront ; son exemple vous entraînera ; vous rirez de ce qui autrefois vous aurait fait rougir, et vous glisserez dans l'abîme pour vous être laissé aller petit à petit.

C'est souvent petit à petit que l'amour s'empare d'un cœur qui a juré de lui résister. Jeunes filles, un amant adroit

emploiera tous les moyens pour vaincre votre indifférence. Tendres regards, doux propos, légers serremens de mains; protestations, assurances de fidélité, il mettra tout en usage pour vous vaincre. Si vous résistez, il changera de tactique: il deviendra triste, mélancolique; il feindra d'étouffer ses soupirs; vous croirez n'y point faire attention, mais petit à petit on vous intéressera, vous deviendrez à votre tour rêveuse, inquiète; vous soupirerez en secret, et votre amant, alors, sera moins timide. Petit à petit il obtiendra une légère faveur, puis un aveu, puis un baiser, puis votre cœur enfin, qu'il aura tout entier, quoique vous ne l'ayez laissé prendre que petit à petit.

On pare les événemens qui se présentent brusquement dans le cours de la vie; on ne voit pas venir les révolutions qui

se forment petit à petit. Ménageons les plaisirs si nous ne voulons pas que petit à petit ils ruinent notre santé ; n'accordons notre amitié que petit à petit, afin d'être moins souvent trompés ; et, en amour, donnons la préférence au bonheur que nous n'aurons obtenu que petit à petit.

LE VOYAGE A BEAUGENCY.

> Tytire, tu patulæ recubans sub tegmine fagi,
> Silvestrem tenui musam meditaris avenâ:
> Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva!
> Nos patriam fugimus!
>
> VIRGILE. Bucol.

JE n'avais jamais quitté ma ville natale que pour faire quelques excursions dans les environs; je n'ai point la manie des voyages, et lorsque je poussais jusqu'à Versailles, ce qui ne m'arrivait que les jours où les eaux jouaient, je me croyais à cent lieues de mes pénates. J'éprouvais un certain malaise, un vide, une inquiétude qui troublaient mes plaisirs; le mal du pays me poursuivait sur le tapis

vert, et me forçait à prendre bien vîte une place dans une petite voiture retournant à Paris. Ce n'était qu'en apercevant la barrière, que je commençais à respirer plus librement, et lorsque les roues de mon modeste équipage roulaient sur le pavé de la Capitale, je sentais renaître toute ma gaîté.

Dans de semblables dispositions, on doit penser si je dus être contrarié, en me voyant forcé, pour terminer une affaire d'intérêt, de me rendre en personne à Beaugency. Moi!... faire trente lieues à peu près! m'éloigner pour plusieurs jours de Paris!... de mon boulevard du Pas-de-la-Mule, de mon café Job et de l'Ambigu-Comique!.. moi, qui tous les soirs fais ma partie de dames entre cinq et sept heures, et vais ensuite acheter une contremarque pour voir les deux

derniers actes d'un mélodrame dont je je n'ai jamais vu le premier.

Je fus long-temps à me décider; l'intérêt, ce mobile de toutes les actions des hommes, l'emporta enfin. Il étouffa, pour un moment dans mon cœur, l'amour de la patrie!... Je fus retenir ma place à la diligence et ne m'occupai plus que des apprêts de mon voyage, qui me semblait devoir être éternel. Je fis, en soupirant, ma valise, mes paquets; je versai quelques larmes sur mon sac de nuit. « Puisses-tu, lui dis-je, revoir bientôt l'oreiller domestique.» Enfin je tâchai de m'étourdir, de reprendre courage; mais, malgré moi, mille histoires effrayantes, arrivées à des voyageurs, me revenaient à l'esprit. Je voulus dormir un moment pour me calmer; je rêvai de voleurs, de cavernes, de précipices, d'auberges te-

nues par des brigands; enfin j'eus un cauchemar affreux.

En me réveillant, je vois qu'il est l'heure de me rendre aux messageries; je pars; le cœur gros, j'embrasse ma femme de ménage, mes voisins, et jusqu'à mon portier. Je donne une dernière caresse au chat de mon épicière; je jette un regard humide sur mes persiennes entr'ouvertes et sur un pot de jonquille, que j'ai mis à ma fenêtre à l'insu du commissaire; je suis le commissionnaire qui porte mes paquets, et je me dis tout bas : Qu'il est heureux! dans une heure, il sera encore à Paris, et moi, où serai-je alors!... Hélas! je n'en sais rien, car je ne connais pas très-bien ma géographie.

Nous voici arrivés; le conducteur me presse, je monte comme quelqu'un qui ne sait plus où il en est, et, dans ma pré-

cipitation, je m'assieds sur les genoux d'une dame, qui tenait sur elle un petit carlin. Le chien aboie et me mord; la dame crie, je me confonds en excuses et vais me jeter sur une autre personne: c'était un monsieur d'une cinquantaine d'années dont le ventre dépassait les genoux.

Il crie que je l'étouffe, et me repousse brusquement sur la banquette vis-à-vis, où je me cogne le nez contre une nourrice qui donnait le sein à son poupon. L'enfant pleure, la nourrice me dit des injures.... je ne sais plus où donner de la tête, et je vais redescendre par l'autre portière, lorsque je me sens retenu par le pan de mon habit. C'était un militaire qui était assis près de la nourrice et qui me dit, en me poussant rudement par les épaules : « Eh ! mille escadrons, met-

tez vous donc à votre place et tachez de vous tenir tranquille.

Je ne me fais pas répéter deux fois cette invitation; ma place était entre le gros monsieur et la dame au carlin. Je m'y blottis et m'y tiens pendant plusieurs lieues sans oser lever les yeux; j'étais tellement serré que je pouvais à peine respirer et qu'il m'eût été impossible de fouiller dans ma poche pour prendre mon mouchoir. Au moindre mouvement que je fesais, le gros monsieur m'enfonçait son coude dans l'estomac en s'écriant « Qu'on est mal dans ces voitures publiques. » Je le sentais mieux que personne, car lorsque j'essayais de m'approcher de l'autre côté, le chien de ma voisine, grognait et me montrait les dents. Quant à mes jambes, il m'était impossible de les allonger sous peine de rencontrer les pieds

du militaire, et j'ai toujours évité de marcher sur les pieds d'un homme qui se bat.

C'est ainsi que je fis la route, on parlait beaucoup autour de moi, mais je n'osais me mêler à la conversation. Ma voisine causait avec son chien, le gros monsieur avec la nourrice; et le militaire contait ses campagnes à un vieil abbé qui ronflait les trois quarts du temps.

Quant à moi, n'osant ni remuer, ni tousser, ni parler, ni me moucher, je me contentais de lancer de temps à autre un regard timide du côté de la portière, pour tâcher d'apercevoir quelque site pittoresque; mais toutes les fois que je voulais regarder sur la route, mon voisin étalait devant mes yeux un grand mouchoir à tabac, qui me masquait la vue, ou ma voisine bouchait l'autre por-

tière avec son carlin, auquel elle voulait faire admirer la campagne.

Que l'on jugé du plaisir que j'ai goûté en diligence : je suis cependant arrivé à Be augency san accident. Mais qui me répondra que je reviendrai de même à Paris; j'avoue d'ailleurs que je suis un peu dégoûté des voitures publiques. Lorsque je me mettrai en route pour revenir, j'aurai l'honneur de vous donner quelques détails sur mon retour.

LE RETOUR DE BEAUGENCY.

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!
Qu'avec ravissement je revois ce séjour!...

VOLTAIRE. *Tancrède.*

Vous m'avez laissé à Beaugency, cher lecteur, après un voyage en diligence, qui n'avait eu rien d'agréable pour moi; aussi éprouvai-je un sentiment de plaisir en sortant de cette maudite voiture, où je n'avais pu remuer ni bras ni jambe. Pour me dédommager, aussitôt que je fus à terre, je me mouchai par trois fois de suite; je pris du tabac, et

je tapai des pieds, comme un cheval impatient de prendre le galop.

Cependant, comme il faut toujours être poli, surtout lorsqu'on veut éviter en voyage toute affaire désagréable, je saluai jusqu'à terre le militaire, qui m'avait si rudement mis à ma place; je fis un gracieux sourire à la nourrice, je serrai la main au marchand de bœufs, qui avait failli m'étouffer, et je dis un adieu bien tendre à la vieille dame, dont le chien m'avait si souvent mordu les jambes; puis je m'éloignai, envoyant *in petto* au diable tous mes compagnons de route. Ce que c'est que les voyages! comme on apprend à dissimuler.

Mes affaires me retinrent six jours à Beaugency. Combien le temps me parut long! quelle ville que Beaugency, pour un homme qui a toujours habité la capitale!

Je trouvai tout triste, mesquin, laid, jusqu'aux habitans, qui cependant sont, à ce qu'on m'a dit, faits tous comme les Parisiens. Les figures me semblaient bizarres, les tournures ridicules; je me disais en parcourant la ville: « Ah! ce ne sont point « là les visages et les manières de mon « boulevard du Temple! on ne porte « point de semblables chapeaux à l'Am- « bigu et à la Gaîté. » Mais je me disais tout cela en moi-même, et je faisais force saluts et complimens à tout le monde; fidèle au système de dissimulation, que j'ai puisé à l'école des Cuvelier, des Victor, et des Léopold.

Je ne savais comment passer mes soirées : à Beaugency on se couche et on se lève de bonne heure; tandis que moi, comme tous les habitans de Paris, je me lève et me couche fort tard. Point de café

Job, point de contremarques à acheter, point de mélodrame à voir. Je périssais d'ennui, et, s'il eût fallu rester quelques jours de plus, le mal du pays m'aurait tué. Enfin je pus regagner mes pénates! avec quelle joie je fis mes paquets; je payai sans compter le mémoire de mon aubergiste. Mais il s'agissait de me décider sur la manière dont je ferais la route pour revenir. J'avais juré de ne plus remonter en diligence; mais faire trente lieues à pied, c'eût été une folie, une imprudence; c'eût été tomber de Carybde en Scylla.

Je me décidai à me rendre à pied jusqu'à Orléans, la distance n'étant que de trois petites lieues, et à Orléans je comptais prendre le courrier de la malle, afin d'être plus vite arrivé, et pour n'avoir point de compagnons de voyage.

Ne voulant pas m'aventurer seul dans un pays qui m'était inconnu, je demandai un guide pour m'accompagner jusqu'à Orléans. Il se présenta un jeune villageois, fort, robuste et très grand. Je le jugeai capable de me défendre si l'on nous attaquait, je lui donnai à porter mon sac de nuit, ma valise, et nous nous mîmes en route.

Le temps était froid, mais assez beau. Mon guide marchait devant en chantant, et en remuant un énorme bâton qu'il tenait à la main. Je le suivais en admirant, non pas la verdure, il n'y en avait point, mais les sites pittoresques qui s'offraient à mes regards. Tout à coup, à l'entrée d'un petit bois, mon guide s'arrêta et regarda autour de lui. Ne voilà-t-il pas qu'il me vint dans l'idée que cet homme avait de mauvaises intentions, et que je n'étais pas

en sûreté avec lui. Probablement que ma physionomie n'annonçait pas la tranquillité, car ayant jeté les yeux sur moi, le drôle se mit à rire, et me dit d'un ton goguenard : « Qu'avez-vous donc, « Monsieur, votre figure est toute re- « tournée? »

A ces mots, je tâchai de sourire aussi, puis, parlant un peu de la gorge, pour me donner un air d'assurance, je lui dis : « Mon ami, pourquoi nous arrêtons- « nous dans ce petit bois ? — C'est que je « suis fatigué, Monsieur ; d'ailleurs nous « sommes à moitié chemin, il faut bien « faire une halte. — Mais cet endroit est- « il bien sûr ? »

Le coquin me regarda encore en ricanant, puis reprit : « C'est toujours ici « que je m'arrête, j'y rencontre ordinai- « rement des amis. »

Je ne me souciais pas du tout de voir arriver ses amis. Je tâchais de me rassurer, pendant qu'il tirait un morceau de pain de sa poche ; mais que devins-je en lui voyant sortir de son gousset un grand couteau à lame brillante! je m'adossai à un arbre pour ne point me trouver mal ; ce fut bien pis lorsque le drôle se mit à siffler et que j'aperçus trois autres gaillards arriver par le chemin de Beaugency. La peur me rendit mes forces ; abandonnant mon sac et ma valise, je pris ma course à travers champs, pendant que mon guide avait le dos tourné. Je marchais dans les terres labourées, tantôt sur des échalats, tantôt sur de l'oseille: il me semblait toujours être poursuivi. Enfin j'arrivai à Orléans tout en nage ; le courrier allait partir, je me plaçai près de lui, et ne fus rassuré que lorsqu'il eut pris le galop.

Mais bientôt j'endurai des souffrances d'un autre genre : ma nouvelle voiture me cahotait horriblement ; peu habitué à être secoué ainsi, je fis toute la route en me cognant alternativement la tête et la partie qui retombait sur la banquette. Il était temps que j'arrivasse ; j'étais tellement étourdi, que je ne pouvais plus ni parler, ni crier, ni me retenir à rien, et qu'en arrivant à Paris, je roulai sur le pavé comme un homme pris de vin. Mais j'étais dans la capitale, tous mes maux furent oubliés, et je me relevai en m'écriant :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !

Qu'avec ravissement je revis mes boulevards, mon café, mes théâtres. Je pouvais à peine marcher, tant la voiture m'avait moulu ; néanmoins je m'arrêtai devant l'Ambigu, mon cœur avait besoin

de lire l'affiche, et je pleurai de joie quand on vint m'offrir une contremarque.

Enfin je suis chez moi; j'ai revu mes voisins, j'ai repris mes habitudes. J'ai été fort étonné en recevant hier par la diligence mon sac de nuit et ma valise; il paraîtrait que mon guide n'était point un voleur, ou qu'il a craint de se compromettre. N'importe, je ne veux plus faire de voyages, celui-ci m'a causé trop de tourmens. Que d'autres aillent courir le monde et chercher les aventures! Je suis allé à Beaugency, cela me suffit, je m'en souviendrai toute ma vie.

LE MARI MAITRE CHEZ LUI.

Tu l'as voulu, George Dandin!
MOLIÈRE.

Mon ami Dupont, qui est bien le meilleur des hommes, ne cesse de répéter (quand il n'est pas devant sa femme), « Je suis le maître chez moi, rien ne s'y « fait que par mon ordre; quand j'ai « décidé quelque chose, il faut que cela « soit. J'ai de la tête, de la fermeté, « madame Dupont ne me mène point, « elle fait toutes mes volontés et ne me « contrarie en rien. »

En général, j'ai remarqué qu'il faut se méfier de la fermeté de ces gens qui crient

bien haut qu'ils ont du caractère; ils ressemblent à ces faux braves qui font blanc de leur épée, à ces poltrons qui chantent quand ils ont peur, à ces fats qui se vantent de mille bonnes fortunes et qu'on ne rencontre qu'avec des minois refrognés; l'homme vraiment maître chez lui le prouve par sa conduite, et non par ses discours.

Mon pauvre Dupont, toute votre fermeté ne tient point contre un regard de madame votre épouse; devant elle, vous êtes comme l'écolier devant son précepteur, comme le solliciteur devant l'homme en place; mais on vous pardonnerait votre pusillanimité, si une fois hors de sa vue, vous ne recommenciez à crier en levant le nez au vent: « Je suis le « miatre chez moi. »

Dupont reçoit un jour une invitation

pour aller à la noce d'un de ses amis; mais on n'avait point invité Madame, et elle dit fort sèchement à son époux: « Vous « n'irez pas à la noce. — J'irai, Madame, « répond Dupont, c'est un de mes amis « d'enfance; il ne vous connaît pas, il a « bien pu ne point vous inviter, mais « cela lui ferait beaucoup de peine si je « lui manquais. »

Dupont m'engage à venir le prendre à cinq heures précises, pour nous rendre ensuite chez le restaurateur où se fait la noce. Je me doutais que ma course serait inutile; cependant j'arrive chez lui à l'heure indiquée, et Dupont, qui devait être prêt, me reçoit en pantoufles et en robe de chambre.

« Comment, lui dis-je, tu n'es pas « habillé? — Mon ami, me répond-il en « furetant dans tous les coins, ma femme

« est sortie, et, par mégarde, elle aura « emporté la clef de ma chambre, en « sorte que je ne puis pas m'habiller « qu'elle ne soit rentrée..... Attends un « peu, je suis certain qu'elle va revenir « sur-le-champ, elle sait que je ne suis « pas habillé. »

Je m'éloignai, malgré les instances de Dupont, dont l'épouse ne rentra qu'à onze heures du soir, laissant son mari passer sa soirée à se promener en pantoufles et en robe de chambre, pendant qu'on l'attendait à la noce.

Dupont avait le désir d'acheter une maison de campagne; il vient me chercher et me mène voir une jolie propriété qu'il brûle d'envie d'acquérir. Nous admirons la maison, qui est fort agréable. « Ta « femme la connaît-elle? dis-je à Du- « pont. »

« Non, mais c'est égal! elle lui plaira
« puisqu'elle est de mon goût.... D'ail-
« leurs, ne suis-je pas le maître? »

Et le cher homme continue d'examiner la maison en disant : « J'abattrai ceci...
« Je ferai bâtir là ... ce sera charmant,
« délicieux! »

Je ris des projets de Dupont, qui m'engage à aller le lendemain dîner chez lui.
« Tu vanteras cette maison devant ma
« femme, me dit-il, cela lui donnera
« envie de l'avoir; non que j'aie besoin
« de sa permission, mais cela n'en ira
« que mieux. »

Mais madame Dupont est trop fine pour ne point deviner les projets de son époux. M'inviter à dîner sans avoir consulté sa femme, c'est une petite liberté qu'on ne permettra point à Dupont.

En effet, le lendemain matin je reçois

une lettre de Madame, qui m'apprend que, sa cuisinière étant malade, elle ne peut avoir le plaisir de me donner à dîner.

Depuis ce temps, Dupont n'a jamais reparlé de la jolie maison de campagne, mais il dit toujours : « Je suis le maître « chez moi. »

LES JOUEURS DE DOMINO.

Mille doux passe-temps abrègent la soirée.
J'entends ce jeu bruyant où, le cornet en main,
L'adroit joueur calcule un hasard incertain.
Chacun sur le damier fixe, d'un œil avide,
Les cases, les couleurs, et le plein, et le vide.
. . . . Le nombre a prononcé.
Plus loin dans ses calculs gravement enfoncé,
Un couple sérieux, qu'avec fureur possède
L'amour du jeu rêveur qu'inventa Palamède,
Sur des carrés égaux différens de couleur,
Combattant sans danger, mais non pas sans chaleur,
Par cent détours savans conduit à la victoire
Ses bataillons d'ébène et ses soldats d'ivoire.

DELILLE.

Il est sept heures et demie du soir. Les spectacles sont pleins, le temps est pluvieux, les promenades sont désertes, et je ne sais trop que faire de moi. Je pourrais bien rentrer travailler; mais ma femme n'est point sortie; mes enfans crient, ma bonne chante, mon frère apprend à jouer du violon, et ma belle-mère serine son oiseau; tout cela forme

un petit concert qui ne me permettrait point de me livrer au travail. Je ne suis pas habillé pour aller en soirée, le spectacle était ma seule ressource, je m'y suis pris un peu trop tard; ils sont d'ailleurs commencés maintenant, et je suis comme les enfans, j'aime à tout voir, et, pour mon argent, je ne veux pas manquer une scène.

Il faut cependant faire quelque chose. Mais les cafés ne manquent pas à Paris, et il est difficile de faire cent pas sans en rencontrer un. Cependant je m'arrête rarement dans un café, et, malgré tout l'éclat dont ils brillent maintenant, lorsque j'ai pris ma demi-tasse, les mille colonnes ou le café Turc n'ont plus de charmes pour moi.

Poussé par le désœuvrement, je me décide à entrer dans un café, et je veux

tâcher d'y passer une partie de ma soirée. Je m'empare d'abord de quelques journaux; puis je fais la revue des personnes qui m'entourent.

A une table près de moi, un vieux monsieur, qui ne prend rien, a entassé plusieurs journaux sur lesquels une de ses mains est appuyée, tandis que, de l'autre, il tient celui qu'il lit, ce qui ne l'empêche point de jeter fréquemment les yeux sur moi, et de s'emparer vivement du journal que je viens de quitter, et qu'il met avec ceux qu'il tient déjà en réserve, en me disant avec un gracieux sourire : Après vous les autres, s'il vous plaît.

Je conçois que ce monsieur s'est trouvé de l'occupation pour jusqu'à onze heures au moins. Un peu plus loin, un jeune couple est assis dans l'embrâsure d'une fenêtre. Je gage que ce sont des amans qui

ne peuvent se voir que rarement. Ils ont choisi la place la plus écartée; ils se parlent tout bas, et de bien près; ils ne voient point les personnes qui les entourent. Un demi-bol brûle devant eux, mais ils n'y ont point encore touché. Il paraît qu'ils causent d'affaires bien importantes; il paraît aussi qu'ils ne peuvent point en causer ailleurs!..... Pauvres amans!

Que font là-bas ces deux messieurs penchés sur une table garnie de plusieurs bouteilles? ils jouent aux dames. L'un est fort jeune encore; il se frotte le front, et paraît bien embarrassé pour jouer son coup; tandis que son adversaire, vieilli dans les cafés, se contente de laisser échapper un sourire malin, puis promène d'un air indifférent ses regards autour de lui. Il est facile de deviner lequel de ces messieurs gagnera.

Mais c'est à l'autre bout de la salle que tout le monde se porte, pour entourer une table devant laquelle sont assis quatre messieurs qui jouent aux dominos.

J'avoue mon ignorance, j'avais cru jusqu'ici que le domino était un jeu fort simple et qui exigeait peu d'attention, je me suis trompé, et j'en demande humblement pardon aux professeurs de domino. En entendant les cris, les exclamations, les discussions qui s'élèvent à chaque instant, je ne puis plus douter que ce jeu n'ait comme le wisk, des *entrées*, des *demandes*, des *réponses*, et mille autres finesses.

Je veux tâcher de faire un petit cours pour mon instruction; je me place à côté d'un vieux monsieur, qui, le menton appuyé sur la pomme de sa canne, suit tous les coups, comme s'il s'agissait du paiement de son trimestre, tandis

qu'en face, un grand jeune homme, à l'air hébété, répète à chaque minute, « Je « n'aurais pas joué comme cela ! »

J'aperçois enfin les joueurs. Un gros papa remuait les dez avec une dextérité toute particulière, en disant à son partener: « Hein ?... as-tu senti le coup?.. Comme « je t'ai joué cela..... comme j'ai filé tous « mes six! — Oui, répond un petit vieil- « lard maigre, à l'œil vif, à la voix haute; « c'est extrêmement malin, vous avez passé « vos six, parce que Monsieur vous les a « ouverts. —Est-ce ma faute? s'écrie le « joueur désigné; je n'avais pas autre « chose à jouer; et d'ailleurs il fallait ré- « pondre à mon invite et entrer dans « mes as. — J'y suis entré..... — Vous « n'y êtes pas entré. — Je m'en rapporte « à la galerie? »

« Je crois, dit mon vieux voisin après « s'être mouché et avoir pris du tabac ; « je crois que vous y êtes entré trop tard ; « ils étaient déjà fermés. »

« Allons, Messieurs, nous avons la pre- « mière manche, dit le gros papa, il « s'agit d'enlever celle-ci. Attention, toi, « là-bas ; ne t'amuse pas à regarder dans ton « verre quand je te demanderai un dez. »

La partie s'engage de nouveau. Les dez se posent avec une vivacité qui me surprend et me prouve que les grands joueurs ont le coup d'œil prompt. La victoire est remportée par ceux qui avaient déjà l'avantage. Le gros papa pousse un cri de triomphe, les vaincus se lèvent de mauvaise humeur, et s'éloignent en se disputant et se rejetant de l'un à l'autre les fautes qui ont amené la perte de leur partie.

Toute la galerie se disperse en donnant son avis sur la force des joueurs ; et moi, je sors du café, où le domino ne m'a pas extrêmement amusé. Mais enfin, comme dit Perrin-Dandin :

Cela fait toujours passer une heure ou deux.

---

mode. Le cri de l'estomac rapproche les hommes, et fait disparaître les distances; il faut dîner, c'est une nécessité pour les grands comme pour les petits. Dame nature, dans sa sagesse, a donné les mêmes besoins aux pauvres et aux riches, aux nobles et aux roturiers; ce sont les hommes qui ont ensuite créé les rangs, les prérogatives, les distances; mais jusqu'à présent ils n'ont pu rien changer aux fonctions de l'estomac, ni faire digérer un chef de division autrement qu'un modeste expéditionnaire.

Quand je vais seul chez un traiteur, je m'établis dans un salon; et là, tout en compulsant la carte, je m'amuse à examiner les personnes qui m'entourent. Je forme mes conjectures d'après leur manière de se conduire à table, souvent même d'après leurs goûts; je rassemble

mes observations, et il est rare que l'un de mes voisins ait fini de dîner avant que je puisse dire quelle est sa fortune et sa profession. Certes, comme dit le bailli du *Rossignol :*

C'est un plaisir bien innocent !

Hier j'ai pu me procurer ce plaisir-là. A cinq heures je me rendis dans le salon d'un de nos premiers restaurateurs : il y avait foule ; je parvins cependant à trouver une table libre, grâce à un garçon qui me protège : il fait bon avoir des amis partout.

Après m'être occupé de ma carte, je jetai les yeux autour de moi : à ma droite étaient assis deux jeunes gens ; à ma gauche, un monsieur et une dame ; en face, un homme d'un certain âge avec un grand jeune homme, ayant tous deux une mise et des manières de province ; un peu plus

loin, un gros monsieur à face rubiconde, et à ses côtés un grave personnage décoré. Je bornai à ce petit cercle le cours de mes observations.

Mes jeunes voisins de droite faisaient beaucoup de bruit, parlaient très-haut, gesticulaient, tourmentaient le garçon et paraissaient de fort joyeuse humeur; ils prirent d'abord des huîtres, puis du Madère; ils ne consultaient la carte que pour chercher les meilleurs mets, sans jamais regarder la colonne des prix. Je présumai d'abord que c'étaient deux auteurs qui avaient réussi la veille, ou comptaient réussir le soir; mais bientôt quelques phrases que je saisis, me firent changer d'opinion.

« J'étais certain de revendre à béné-
« fice... du turbot garçon! — Tu es en
« veine depuis quelques jours... à l'huile

« garçon! — J'avais parié pour la hausse,
« je ne me trompe jamais... changeons
« de vin. — Et cet autre avec qui j'ai ga-
« gné sur le champ sept cent vingt francs,
« pour la différence, ce n'est pas mal-
« adroit... il faut se permettre le Cham-
« bertin. — Ce jeune héritier veut mille
« écus fin courant... Charlotte de pom-
« mes aux confitures! — J'ai une opération
« superbe en vue.... des pots de crême...
« il me faut de l'audace.... au chocolat,
« garçon! »

J'en sais assez; ces messieurs font des affaires à la bourse; ils ont bien raison de ne rien se refuser aujourd'hui, qui sait si demain ils auront encore de quoi dîner. Examinons à ma gauche.

Le monsieur est aux petits soins; la dame fait la précieuse, joue les grands airs; elle lui répond à peine, elle ne dai-

gne pas dire son goût ; il la consulte sur chaque mets ; elle répond dédaigneusement : « Que m'importe.... je n'ai pas « faim ! »

Elle trouve tout détestable, mal servi, mal accommodé ; cependant elle mange comme quatre.

Pauvre jeune homme ! je ne vous ferai pas compliment de votre conquête ; quoique votre dame joue la princesse ; malgré son air sévère, et ce ton de pruderie, qui contraste avec les œillades qu'elle jette sur ses voisins, je crains bien que vous ne soyez tombé dans les filets d'une aventurière, qui, s'apercevant qu'elle a affaire à un novice, veut lui faire payer chères ses moindres faveurs. On n'a pas voulu accepter un dîner dans un cabinet particulier ; on joue la vertu, mais cela n'abuserait point un homme qui connaît le

monde. Chaque mot de cette dame trahit son origine et ses sociétés habituelles. Ses manières laissent percer la contrainte qu'elle s'impose pour se donner la tenue d'une femme comme il faut. Écoutons un moment leur conversation.

« Voulez-vous commander quelque « chose, ma chère amie? — Mon Dieu « non!... que m'importe!... je n'ai « aucun appétit... — Trouvez-vous ceci « bon?—Ah! fi donc!.. c'est détestable!.. « c'est une horreur!... comment ose-t-on « servir des choses pareilles... cela n'est « pas frais. — Garçon!... madame dit que « votre poisson n'est pas frais. — Cepen- « dant, monsieur, personne ne s'en « plaint. » (La dame) « Ah! ils ont un « *fameux* goût, ceux qui le trouvent « bon!... Demandez une petite caille en « caisse... je crois que j'en mangerai. —

« Garçon! des cailles en caisse. — Ah! « demandez aussi un petit perdreau.... « j'en goûterai... — Garçon! un per- « dreau. — Il me semble que je boirai « bien un doigt de Champagne.... Mon « Dieu! qu'on dîne mal chez ces restau- « rateurs!....

Pauvre jeune homme! pour peu que tu aies de la fortune, voilà une femme qui te mènera grand train.

« A moi, garçon!... servez tout de « suite; je demandé depuis une heure « rossbeef, beefteck, plumbpuding, Bor- « deaux... — Dans l'instant, mousieur. « — *God dem !* j'étais pressé pour dîner « tout de suite.. pommes de terre à l'eau.. « Madère sec. »

Pendant que ce gros monsieur, qu'à son langage et à ses goûts j'ai reconnu pour un de nos voisins d'outremer, se jette

sur le bœuf saignant, j'examine le monsieur au maintien grave, assis non loin de lui. Celui-ci agit méthodiquement; il paraît réfléchir sur la qualité et la vertu de chaque mets; il pèse long-temps toutes les raisons pour ou contre, avant de se décider à commander. Je serais bien étonné si cet homme là n'avait point été dans la diplomatie. Je suis certain qu'il voit de grandes conséquences à tirer d'un plat servi avant un autre; qu'il met de la politique dans une coquille de volaille et de la dissimulation dans un souflé au riz. Comme il calcule l'ordre et la marche de son dîner.... quelle tenue noble, quelle mine fière en découpant ou en se versant à boire. Je ne sais pas s'il s'amuse ni s'il a de l'appétit, mais il met des formes à tout, et il est impossible de tenir

sa fourchette et son couteau d'une manière plus distinguée.

Tournons maintenant nos regards vers ces deux personnages assis à la table à côté : je gage que c'est le père et le fils ou l'oncle et le neveu, il y a entre eux un air de famille ; à coup sûr ces gens-là ne sont pas de Paris ; quand leur mise ne me l'indiquerait pas, leur conduite dans ce salon suffirait pour m'en convaincre. Ces bonnes gens sont assis à une lieue de la table, ils n'osent ni se retourner, ni lever la tête, ni se moucher, ni se remuer ; c'est tout au plus s'ils oseront manger. Voilà une heure qu'ils tiennent la carte et se la repassent l'un à l'autre sans rien demander.

Enfin ils se sont arrêtés à quelque chose ; mais ils ne savent comment se

faire servir. Le plus âgé appelle à demi-voix : « Monsieur, dites donc, monsieur « le maître...... Monsieur le bour-« geois...

Le garçon ne répond pas à tout cela. Le plus jeune parvient à le saisir par sa serviette, au moment où il passe. « Du potage au vermicelle, s'il vous « plaît, Monsieur. — Pour deux ? — Sans « doute est-ce que nous ne sommes pas « deux ?... Tiens, est-ce qu'il croit qu'il y « en a un qui va regarder l'autre man-« ger !... »

Après le potage ils mettent autant de temps à se consulter pour savoir ce qu'ils prendront, et c'est ensuite la même cérémonie pour avoir le garçon J'ai vraiment pitié de ces deux campagnards, qui, si cela continue, n'auront pas terminé leur dîner avant dix heures du soir.

Mais on m'apporte mon omelette soufflée, et ce mets a frappé d'admiration les deux provinciaux ; ils suivent de l'œil le garçon, et cette fois ne le laissent point échapper.

« Donnez-nous de ça, dit le plus jeune, « en désignant ce qui est devant moi. — De « l'omelette soufflée ? — Oui, de ça qui « est là-bas..... avec du sucre dessus. « — Pour combien ? — Deux parts à cha« cun.

Les malheureux, qu'en feront-ils ! J'ai envie de les avertir que c'est beaucoup trop. Mais le garçon est déjà loin. Ma foi! qu'ils s'en tirent comme ils pourront. Mes jeunes voisins de droite sont allés aux Bouffes; le monsieur et la dame partent pour l'Opéra, l'homme réfléchi va prendre son café ; l'Anglais va prendre du punch ; moi, je vais prendre l'air, et

je quitte le salon au moment où l'on place devant les deux campagnards un plat d'omelette soufflée qui suffirait pour douze personnes.

LES DEUX CONVOIS.

De ce riche qu'on trouve heureux
Quel est donc l'avantage?
Il fait par des valets nombreux
Suivre son équipage.
Ce luxe ne m'est pas permis;
Ma richesse est plus sûre:
Un jour on verra mes amis
Derrière ma voiture.

ARMAND-GOUFFÉ.

On a ses jours de bonheur; je range dans ce nombre ceux où je rencontre en mon chemin de jolies femmes, de gracieuses tournures, des pieds mignons et des jambes bien faites; de pareils objets me mettent sur-le-champ en belle humeur. Rien ne monte l'imagination

comme deux beaux yeux. La vue d'une femme séduisante ne s'efface pas si vite de mon souvenir que je n'en conserve pour toute la journée des idées couleur de rose.

Mais il y a des jours où l'on parcourrait tous les quartiers de Paris sans rencontrer un joli minois; certes, il y a des physionomies laides, qui appartiennent à des personnes fort aimables; mais nous sommes de grands enfans, et l'on nous prend d'abord par les yeux. Il y a quelques jours, je n'ai pas vu tout en rose, j'ai été arrêté dans ma route par deux convois.

Le premier était fort beau: riche tenture, larmes en argent, chevaux panachés, cochers à manchettes, à jabots, à pleureuses, beaucoup de voitures noires, puis des voitures bourgeoises; la file

était fort longue, et il n'y avait à pied que les gens de la maison du mort, et des pauvres portant des torches.

Ce mort-là, me dis-je, a été considéré pendant sa vie. Il avait une voiture, un nombreux domestique, sans doute un hôtel, peut-être une belle maison de campagne; il était répandu dans la grande société, dont il a dû faire les charmes, surtout s'il donnait à dîner, et s'il avait un bon cuisinier. Tout le monde s'honorait d'être de sa connaissance, il avait une foule d'amis!..

La richesse est une belle chose!... on a beau faire le philosophe!... avec la fortune, même après sa mort, on fait encore figure, et le dernier voyage est environné des honneurs qui ont embelli notre existence.

Après m'être informé du nom du dé-

funt, je poursuivis mon chemin. Un peu plus loin je fus encore arrêté par un convoi ; celui-là était plus modeste : un corbillard fort simple, point de pleureuses au cocher, pas une seule voiture de deuil, mais en revanche plus de deux cents personnes à pied qui suivaient le convoi. Je ne vis pas, parmi tout ce monde, des toilettes recherchées, des tournures à la mode ; mais je vis des figures qui annonçaient la probité, la bonté, et surtout la douleur.

« Que faisait le défunt? demandai-je à une vieille femme qui avait salué quelqu'un du cortège. — Il était maître maçon, me « répondit-elle ; brave homme, cheri de « ses enfans, de ses ouvriers ; on n'a su « qu'après sa mort tout le bien qu'il a fait « durant sa vie. »

«Fort bien, me dis-je en m'éloignant, mais cela n'a point la pompe, la magnificence du premier convoi !... D'ailleurs le riche pouvait aussi être chéri de tous ceux qui le connaissaient..... et ces torches....·ces voitures.... ces larmes d'argent.... Ah! tout cela était bien beau.

Quelques jours après, il me prit fantaisie d'aller au cimetière du Père Lachaise. En me promenant au milieu des tombeaux, j'aperçus un superbe mausolée, sur lequel je lus le nom du mort. C'était le riche que j'avais rencontré; la magnificence avait encore présidé à la construction de son dernier asile, et au dessous de son nom, je lus un long éloge de ses vertus, de ses qualités, en vers *Alexandrins*, suivi des regrets de ses

enfans et de toute sa famille, en vers de huit pieds.

Après avoir admiré ce monument, je parcourus d'autres sentiers, et j'allais m'éloigner, lorsque j'aperçus plusieurs jeunes gens rassemblés devant un tombeau. Je m'avançai doucement, afin de ne point les troubler; le mausolée était fort simple, et je lus sur la tombe le nom du maître-maçon, dont j'avais aussi rencontré le convoi. Il n'y avait que son nom de gravé sur le marbre; mais devant la pierre tumulaire, je vis trois jeunes gens à genoux, ses fils sans doute, qui, les yeux pleins de larmes, jetaient des fleurs sur le simple tombeau.

Mon cœur se serra; je sentis que cet hommage était préférable à toutes les pompes qui accompagnent la grandeur. Je m'éloignai lentement, et, en repassant

près du beau mausolée, je ne jetai qu'un froid regard sur ce magnifique monument, devant lequel les curieux seuls s'arrêtent.

—

L'HEUREUSE CRÉDULITÉ.

Beati pauperes spiritu.

Est-ce un bonheur de croire à la sincérité de ses amis, à la constance de sa maîtresse, à la bonne foi des marchands, à la fidélité de ses serviteurs? est-on plus heureux en se défiant de tout le monde, en suspectant ceux dont on est entouré, en redoutant sans cesse la trahison et la perfidie? quel est celui qui ne pense pas comme moi, qu'il vaut mieux être confiant que méfiant, au risque d'être trompé quelquefois, souvent même; car, plus on cherche à connaître la vérité, à lire dans le cœur des hommes, plus on perd

d'illusions, de chimères; les illusions rendent heureux, l'expérience rend soupçonneux; soyons donc crédules, nous avons tout à gagner.

Quant à moi, je suis, je l'avoue, l'homme le plus crédule de Paris; que ce soit par système ou par goût, je crois à tout, et je m'en trouve très-bien.

Pour moi l'avenir est toujours couleur de rose. Je suis parvenu ainsi à ma cinquantième année, et je crois fermement que je vivrai encore autant.

Ma crédulité m'a cependant joué quelques mauvais tours : fils de parens riches, je fus orphelin à dix-huit ans. On me donna un tuteur, c'était un ancien procureur bas normand. Il me disait sans cesse qu'il ne voulait que mon bien, qu'il ne s'occupait que de mes intérêts, et moi, e ne doutais pas de sa bonne foi. Il m'a-

vait engagé dans une douzaine de procès, suscités par je ne sais qui. Je les gagnai tous; mais chaque fois que cela m'arrivait, je me trouvais moins riche de quinze à vingt mille francs; si bien, qu'après en avoir gagné une douzaine, je me vis réduit à cent louis de rente, sur six fois autant que mes parens m'avaient laissé; mais mon tuteur m'assura que j'avais ruiné mes adversaires; je le crus et me trouvai encore très-heureux d'avoir conservé quelque chose.

Je me lançai dans le monde; j'y fis des connaissances, des amis.... l'amitié se donne si vite entre jeunes gens, et tous ceux qui m'entouraient m'en témoignaient une si tendre!.... ils m'empruntaient de l'argent, puisaient dans ma bourse comme dans celle d'un frère!... Que je me sentais heureux d'être entouré

d'amis aussi dévoués; car ils me répétaient sans cesse : « Tu nous obliges aujourd'hui, nous t'obligerons demain. » A la vérité, je vis bientôt la fin de mes cent louis de rente, et quand je voulus puiser dans leurs bourses, je n'y trouvai rien; mais ils me montrèrent tant de regret de ne pouvoir m'obliger, que j'en fus touché jusqu'aux larmes.

Ayant obtenu une place par l'entremise d'une femme aimable, qui me jura que je ne la devais qu'à mes talens, je ne tardai pas à me marier. Quelle femme j'eus en partage! elle avait toutes les qualités, à ceque me dit sa mère en me la donnant; et certes je n'eus garde d'en douter.

Ma femme voulut d'abord avoir la bourse, mais c'était par esprit d'ordre. Elle ne me permettait point de dépenser un sou sans sa permission, mais c'était

par économie; elle dépensait beaucoup pour sa toilette, mais c'était pour me plaire; elle allait au bal sans moi, mais c'était pour ménager ma santé; elle se faisait toujours accompagner par un de ses cousins, mais c'était pour que je fusse sûr qu'elle n'était point avec d'autres; enfin, au bout de six mois et demi de mariage, elle me donna un joli petit garçon, mais c'était l'usage dans sa famille, et cela n'arrivait jamais qu'au premier enfant.

Que je fus heureux avec cette tendre épouse!... elle mourut en me laissant sept enfans charmans! Mes filles ne veulent rien faire, mes garçons n'agissent qu'à leur tête; mais je suis bien persuadé qu'ils feront tous leur chemin.

Heureuse crédulité! sois mon partage jusqu'au tombeau; étant enfant, je croyais aux contes de ma nourrice, aux

histoires de ma bonne; plus tard, je crus aux sermens de mes amis, de ma femme; maintenant, je crois aux protestations de mes fils, à l'air réservé de mes filles, aux rêves de ma gouvernante, et jusqu'aux prodiges que je lis dans quelques journaux.... Est-il un homme plus heureux que moi?

LES HABITUÉS DE L'ORCHESTRE.

> On croiroit à vous voir, dans vos moindres caprices,
> Discourir en Caton des vertus et des vices,
> Décider du mérite et du prix des auteurs,
> Et faire impunément la leçon aux docteurs;
> Qu'étant seul à couvert des traits de la satire,
> Vous avez tout pouvoir de parler et d'écrire.
>
> BOILEAU. Sat.

J'aime le spectacle, et j'aime surtout à y être bien placé. Avant d'aller à un théâtre, je commence par m'informer où l'on est le mieux pour entendre et pour voir, j'insiste surtout sur ce dernier point; car j'aime à jouir du jeu de physionomie d'un acteur, et du gracieux sourire d'une danseuse.

J'ai été à tous les théâtres de Paris, et j'avoue qu'il en est fort peu où j'aie trou-

vé une place véritablement bonne. Pour voir et entendre, me disait-on, il n'y a pas de meilleures places que le parterre; mais j'ai été bien vite forcé de l'abandonner. Aux petits théâtres, la société du parterre n'est pas toujours choisie, elle est d'ailleurs trop bruyante; et comme j'aime à entendre ce que l'on joue, je m'impatientais des conversations qui se tenaient autour de moi. On a toujours quelque voisine officieuse, qui se charge de raconter d'avance, à toutes les personnes placées auprès d'elle, ce qui va se passer dans chaque scène; souvent même elle souffle les acteurs, ou dit leurs tirades avec eux, sans compter les commentaires, les réflexions qui suivent la moindre péripétie.

Aux grands théâtres, le parterre est généralement mieux composé, mais on

n'y est pas encore tranquille; souvent il s'élève des querelles entre les personnes qui veulent siffler et celles qui veulent applaudir; alors, malgré sa neutralité, on attrape toujours quelque chose dans la bataille.

Allant plutôt aux grands théâtres qu'aux petits, c'est au balcon que je donnai d'abord la préférence. La société y est choisie; mais, le croirait-on, elle est presque aussi causeuse que celle du parterre des petits théâtres. Certes, les conversations que l'on entend ne déchirent point les oreilles; ce sont presque tous gens de bon ton, qui s'expriment avec goût, avec élégance, quelquefois même avec esprit. Malgré cela, comme je tiens à entendre la pièce et la musique, je m'impatientais souvent au récit des bonnes fortunes de l'un, des conquêtes de l'autre, des mouvemens de

la bourse, de la perte de M. *** à l'écarté, du dernier bal de Mad. D..., et de mille autres jolies choses qui, m'arrivant de droite et de gauche, ne donnaient point à mes pauvres oreilles un petit moment de répit pour entendre le spectacle.

Dernièrement, à la première représentation d'une pièce nouvelle, je voulus essayer de l'orchestre, dans l'espérance que j'y goûterais mieux le spectacle.... hélas! je tombai de Charybde en Scylla!

C'est à l'orchestre que se mettent ce que l'on appelle les habitués, gens qui ont leurs entrées, et qui viennent tous les soirs au théâtre, aussi exactement qu'un surnuméraire va tous les matins à son bureau. Je me trouvai entre plusieurs habitués, car la plupart de ces messieurs se connaissaient. On mit la pièce nouvelle sur le tapis; avant le lever du rideau

je sus qu'elle était détestable, poëme et musique, tout était archimauvais.

« Ah! mon Dieu, me dis-je, j'ai eu bien tort de venir ici ce soir! » Ces messieurs passèrent ensuite en revue les acteurs et les actrices. Je sus toutes les anecdotes de coulisse, en un quart d'heure j'appris quinze aventures galantes, que peut-être ignoraient les personnes auxquelles on les attribuait; on fit et on défit plusieurs réputations. Enfin la pièce commença; mais chaque mot dit par les acteurs était répété par mes voisins, qui y ajoutaient : « commun, plat, détes-« table, pitoyable!... »

J'avoue que la pièce aurait pu être meilleure; à coup sûr, si ces messieurs de l'orchestre voulaient se donner la peine d'en faire une, elle serait parfaite en tous points; car ils savent trop bien critiquer

pour tomber dans les défauts qu'ils relèvent; mais j'eus pendant toute la représentation le cœur serré, en songeant à ce pauvre auteur, épilogué par des juges aussi sévères, et je me promis bien de ne plus me placer, à l'avenir, au milieu des habitués de l'orchestre.

COLOMBINE MALGRÉ ELLE,

OU

UNE AVENTURE DE CARNAVAL.

Amis, voici la riante semaine
Que tous les ans je fêtais avec vous;
Marotte en main, dans le char qu'il promène,
Momus au bal conduit sages et fous.

DE BÉRANGER.

Je me lance dans la foule. La bigarrure et l'extravagance des costumes, des masques bizarres ou hideux, me dispensent de rien voir; les niaiseries qu'on m'adresse me dispensent d'écouter. Quand tout le monde parle à la fois, c'est comme si personne ne parlait.

PIGAULT-LE-BRUN. Mélanges lit.

Quelle foule se presse sous ces portiques, quel bruit, quels cris font retentir les échos de ce péristyle! c'est vers un des temples élevés à la folie, que tout ce monde se porte, se précipite. Pauvres humains! hâtez-vous de jouir, le temps du plaisir passe si vite.

Nous sommes devant le bal de l'opéra. Un Arabe pousse le Grand Turc, qui prie humblement un Savoyard de lui faire place; madame Angot a le pas sur une princesse d'Allemagne; une bergère dit des injures à un marquis, tandis qu'une poissarde fait les yeux doux à un troubadour. Un chef de brigands se tient à l'écart, de peur d'être foulé, et une ingénue se précipite bravement au milieu de la cohue, en entraînant deux Circassiennes, auxquelles elle crie d'une voix enrouée : « Faites comme moi, laissez-vous aller.

Je me décide à faire comme l'ingénue, je me laisse aller; la foule me porte, et je me trouve dans l'enceinte consacrée à la folie. La musique ajoute au délire qui semble animer quelques masques; les airs de danse s'unissent au murmure continuel des voix qui bourdonnent autour de

moi. On ne se promène pas, on se pousse, on se coudoie; mais on se parle, on se tutoie, et cette licence provoque la gaîté. Ici, on peut impunément dire ce qu'on pense à un grand seigneur; l'esclave rit de son maître; le nègre marche l'égal du blanc; la grande dame va en petite loge avec un jockey, et plus d'un jocrisse fait prendre des glaces à une sultane.

Mais quelle est cette Colombine qui se promène seule, et revient souvent à la même place, où elle semble attendre quelqu'un?.. cette jeune femme, fille ou veuve (l'histoire ne s'explique pas à cet égard), après avoir brillé dans un élégant tilbury, après avoir eu sa loge aux Bouffes, sa baignoire à Feydeau, et plusieurs laquais à ses ordres, sans compter ses adorateurs, dont le nombre était, dit-on, infini, avait vu tourner pour elle la roue de la

fortune; ses adorateurs étaient allés encenser d'autres belles; par suite le train brillant diminua, plus de loges, de voitures, de bijoux, de valets, et cependant la dame était encore jolie; mais la fortune est capricieuse, et l'amour lui ressemble.

A l'époque du carnaval de cette année, il ne restait à la jeune dame, pour se parer, qu'une seule robe assez fraîche; c'était son ancre de miséricorde. Avec cette robe elle fait, à un petit théâtre, connaissance d'un Anglais, qui devient épris de ses charmes, et se déclare aussi élégamment que peut le faire un homme qui écorche le français. L'Anglais paraît opulent et généreux, on l'écoute favorablement, et on lui accorde le rendez-vous qu'il demande, et où l'on espère achever de lui tourner la tête.

C'est au bal de l'opéra qu'on doit se

revoir. « Comment vous y serez mise? demande milord. — En Colombine, répond la dame, qui sait que ce déguisement lui va bien. — Colombine, *it is* « *very well*, je comprends; Colombine, « c'est très-fashionable, je pas oublier; et « où je trouverai vous? — Près de l'orches- « tre, je mettrai un ruban rose à mon bras; « d'ailleurs je vous reconnaîtrai, vous ne « vous masquerez point? — Non, jamais « masquer mon figure, cela troublait le « digestion, *you very pretty*, je rêver « toute le nuit à Colombine. »

On se quitte. Notre belle est enchantée; déjà elle se revoit dans un brillant hôtel, elle a de nouveau des voitures, des bijoux, des laquais, car milord lui a fait les offres les plus séduisantes; elle compte même le suivre en Angleterre. Elle passe la nuit à étudier le change des monnaies

avec Londres, et s'endort en répétant fort distinctement : *Y love you for ever.*

Le lendemain, il faut s'occuper des moyens de se procurer un déguisement et de se rendre au bal: On ne possède plus rien qu'un schall et une robe, mais une officieuse amie va porter ces deux objets dans une de ces maisons utiles aux malheureux. Pendant ce temps, notre jeune femme, n'ayant qu'un jupon court et un blanc corset, bâtit encore des châteaux en Espagne.

L'amie revient; elle a loué un fort joli costume de Colombine; il reste encore de quoi prendre une voiture et un billet de bal; c'est tout ce qu'il faut; l'avenir est couleur de rose.

L'heure de se rendre au bal est enfin venue. Colombine est prête; elle se regarde avec complaisance; se trouve char-

mante, séduisante, ravissante. Elle doit tourner la tête aux trois royaumes! elle monte en voiture et arrive à l'Opéra. La foule est immense, mais elle parvient enfin à l'endroit désigné. Elle cherche... Point de milord. Il se promène sans doute. Elle attend... Point de milord. La nuit se passe; le bal est fini et milord n'est point venu!... Pauvre Colombine!

Tout énivré de son bonheur, tout occupé de sa conquête, l'Anglais s'était réuni à quelques-uns de ses compatriotes, auxquels il avait fait part de sa bonne fortune, et ces messieurs s'étaient rendus chez Beauvillier, d'où ils comptaient aller à l'Opéra admirer la beauté qui avait séduit milord. Mais, à force de boire à la santé de cette belle et à celle de beaucoup d'autres, en voulant se donner une pointe de gaîté, pour être plus aimables

auprès des dames, ces messieurs avaient fini par s'endormir sur la table entre le punch et le Champagne, et milord ne se réveilla que le mercredi des cendres.

Quant à Colombine, forcée de regagner à pied son modeste hôtel garni, la pauvre petite n'a pu ravoir le lendemain ni son schall, ni sa robe; il lui a fallu rester en Colombine, quoique ce costume eût perdu tout son charme à ses yeux.

LES SONGES.

Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
Nocturnos lemures, portentaque.

HORACE.

Songes, devins, sorciers, fantômes imposteurs
Prodiges, noirs esprits, et magiques terreurs.

Nos bons aïeux croyaient aux songes, aux visions, aux cartes, aux revenans, à la magie noire, à la magie blanche, et à mille sortilèges tous plus effrayans les uns que les autres. Il est vrai que du temps de nos bons aïeux, les sorciers étaient fort communs; on en brûlait souvent, on en rencontrait toujours. Depuis qu'on ne les brûle plus, on n'en entend plus parler: il paraît que ces gens-là aimaient à être grillés.

Nous sommes moins crédules que nos pères ; cependant le merveilleux a toujours des charmes pour nous, et si nous sommes un peu revenus sur le compte des esprits, nous ne sommes pas encore totalement indifférens sur les songes. Un mauvais rêve laisse quelquefois dans notre ame de tristes impressions ; il est beaucoup de personnes qui s'en affectent, et qui regardent un songe comme un avertissement qu'il est urgent de se faire expliquer, afin de n'être point surpris par les événemens.

Les dames ont surtout beaucoup de foi aux songes ; tout ce qui a quelque chose de merveilleux plaît à leur imagination, ennuyées de ne voir en réalité que des choses fort ordinaires.

De tout temps on a expliqué les songes ; c'est à ce métier que le pudique Jo-

seph a dû sa brillante fortune ; les nécromanciens ne font plus si vite leur chemin, mais on les consulte encore, et, à leur défaut, on trouve une foule de livres qui vous donnent, pas à pas, la clef de ce que vous avez rêvé.

J'ai une vieille voisine qui s'est ruinée en mettant à la loterie les numéros que ses rêves lui donnaient ; ce qui ne l'empêche pas d'avoir toujours autant de confiance dans ses songes. Dernièrement, ayant eu le malheur de lui dire que j'avais fait un rêve singulier, elle voulut à toute force que je le lui racontasse, afin de m'en donner l'explication. « Eh bien! lui dis-je, j'étais sur mer, et pourtant j'étais à cheval; je volais, et cependant je n'avais ni ailes, ni balon.

« Ah! mon Dieu! monsieur, me dit-elle en tirant un petit livre de sa poche :

« que de choses là-dedans ! Je vais vous « apprendre exactement ce que tout cela « signifie. La mer, monsieur, c'est joie « et facile moyen pour réussir dans ses « projets; le cheval, c'est prospérité, ex- « pédition brillante; voler, monsieur, « ah ! je la sais par cœur, celle-là : voler « signifie qu'on s'élèvera au-dessus de ses « rivaux, qu'on montera en dignité. Vo- « tre rêve est magnifique; il doit vous « arriver quelque chose d'heureux au- « jourd'hui. »

Je remerciai ma voisine et la priai de me prêter un moment ce livre précieux qui apprenait à expliquer les songes. Ces ouvrages-là brillent rarement par le style et les pensées, mais ils n'ont pas besoin de cela près de leurs lecteurs, qui n'y comprendraient rien s'ils étaient écrits en style romantique. Je lus dans celui-ci

que lorsqu'on rêve d'un ours, c'est qu'on rencontrera quelque bête en son chemin; et comme il est rare qu'on passe une journée sans rencontrer une bête; je ne doutai point que l'explication ne se trouvât toujours juste. Je vis que rêver que l'on saute un fossé, dénote que l'on fera une chute, et que songer que l'on voit des perdrix, est signe que l'on formera avec une dame une liaison agréable; je fus tout surpris, je l'avoue, de voir qu'il y avait des rapports entre les femmes et les perdrix. Bref, je lus des choses merveilleuses, et je rendis le livre à ma voisine, tout fier d'avoir la clef de beaucoup de songes. Mais voyez le malheur! ce jour même où j'avais fait un si beau rêve, je glissai sur mon escalier, et me fis en tombant une énorme bosse au front. — Eh bien, dis-je à ma voisine en lui montrant

ma pauvre tête ! comment m'expliquerez-vous cet accident? Vous m'aviez assuré qu'il m'arriverait quelque chose d'heureux. — « Eh ! mais, monsieur, il « me semble que vous devez être content : vous pouviez vous tuer, et vous « en êtes quitte pour une bosse au front... « N'êtes-vous pas heureux? » — Je vois que vous avez raison, lui répondis-je, mais je vous avoue que je ne voudrais pas avoir souvent de ces bonheurs-là.

LES PLAISIRS DE LA PÊCHE.

Ce n'est point mal assurément,
C'est un plaisir bien innocent.
ETIENNE. Le Rossignol.

M. Bertrand est grand amateur de la pêche, où il se prétend de la première force pour attirer le poisson. Il a, dit-il, fait les plus beaux coups de filet que l'on ait vus depuis la révolution. Mais on assure que les pêcheurs sont un peu menteurs. Cependant M. Bertrand doit savoir pêcher, car à dix ans il allait s'asseoir devant les fossés de l'Arsenal, où il y avait alors de l'eau, et il passait là le temps de sa récréation, soit à guetter le poisson, soit à chercher dans la terre de l'asticot.

Étant entré petit-clerc chez un procureur, Bertrand, au lieu d'aller porter chez l'huissier les billets protestés, les citations, les requêtes, allait s'établir sous le Pont-Neuf avec un grand roseau au bout duquel il avait disposé ses fils et ses hameçons, et le maître-clerc était obligé de venir le tirer par les oreilles, parce que M. Bertrand oubliait les soins de l'étude pour une tanche ou un barbillon.

En vieillissant, M. Bertrand n'a point perdu son goût pour la pêche, chez lui c'est toujours une fureur. Simple employé dans une administration, il n'a que le dimanche pour se livrer tout à son aise à ce plaisir, mais il n'en passe pas un sans aller s'établir sur les bords de la Seine, à moins qu'un temps trop pluvieux ne trouble la tranquillité des habitans de

l'onde. Surésne, Nogent, St.-Cloud, Sèvres, Passy, Auteuil, St.-Ouen, St.-Denis, enfin tous les environs de Paris où l'on peut pêcher, ont été visités par M. Bertrand, qui va dès le lever de l'aurore s'établir avec sa ligne et son panier sur les bords de la Seine, et y reste ordinairement jusqu'au coucher du soleil.

A quarante ans, M. Bertrand, qui s'ennuyait peut-être de pêcher seul, songea à prendre une compagne; une demoiselle de vingt-huit ans accepta l'hommage de son cœur; il eut soin, cependant, de la prévenir qu'il était grand pêcheur, mais cela ne rebuta point la demoiselle, qui peut-être interprétait ce mot d'une autre façon. La pauvre femme sut bientôt à quoi s'en tenir : tous les dimanches il lui fallut suivre son mari à la pêche, et là il n'y a pas moyen de faire la conversation,

le moindre bruit effraierait le poisson. M. Bertrand se met de fort mauvaise humeur lorsqu'il ne prend rien, et dit que c'est la faute de sa femme. Celle-ci lui a donné un fils qu'il élève à chercher de l'asticot et à découvrir les écrevisses.

Par la chaleur la plus accablante, il faut, dès que M. Bertrand a le temps, se mettre en route et faire au moins deux lieues à pied, car le poisson ne s'arrête pas près de Paris, à ce que disent les pêcheurs. Monsieur tient sa ligne, ses filets, ses hameçons ; madame porte sous le bras un panier pour mettre le poisson, et Fanfan ferme la marche avec une serviette dans laquelle sont quelques provisions pour le déjeuner.

M. Bertrand choisit sa place, puis il recommande le plus profond silence. Il ne faut pas que sa femme lise, parce qu'on

fait du bruit en tournant le feuillet. Il ne faut pas que Fanfan remue, sous peine de ne point manger de la pêche de son papa. Bientôt le soleil gagne la place où est assise la famille Bertrand. L'épouse et le petit étouffent et demandent à aller plus loin, mais M. Bertrand est intrépide; il prétend que la place va devenir bonne. Cependant il est une heure et demie, et depuis six heures du matin qu'ils sont là, le pêcheur n'a encore pris qu'un goujon.

« J'ai faim, dit Fanfan.—Chut! silence.. taisez-vous, dit M. Bertrand en jetant sa ligne un peu plus loin. — Mais, mon papa..— Fanfan, si tu parles, tu auras le fouet en rentrant... Ah! je crois que je sens quelque chose... —Mais, mon ami, cet enfant a faim. — Il dînera mieux.. silence, madame Bertrand; vous me faites perdre une superbe pièce!.. — Nous grillons

ici, ce soleil est brûlant! — Eh! madame je suis au soleil comme vous, et cependant je ne dis rien... chut... l'eau a frétillé... ah! cette fois je tiens quelque chose. »

M. Bertrand tire sa ligne, et pour la troisième fois, il pêche un paquet de roseaux. Enfin sur les cinq heures du soir il a pris un barbillon et trois petits poissons blancs. « Est-ce assez pour faire une matelote? demande-t-il à sa femme. — Oui, certes, répond celle-ci, qui n'aspire qu'à s'en aller. On se rend dans le village, on entre chez un traiteur qui sourit d'un air goguenard en voyant la pêche qu'on lui apporte, et pour l'accommoder se fait payer deux fois plus cher que s'il avait fourni le poisson. Mais, tout en dînant, M. Bertrand ne cesse de répé-

ter : « C'est délicieux de manger de sa pêche : comme cela est frais; « et madame Bertrand dit tout bas en revenant à Paris : « Si j'ai une fille, la pauvre enfant n'épousera pas un pêcheur. »

LECTURE D'UNE GOUVERNANTE

A SON MAITRE.

Surtout ne me lis point de ces romans terribles,
Où l'auteur, à la Grève ayant pris ses héros,
Veut nous initier aux secrets des bourreaux ;
Ces tableaux repoussans, ces images horribles,
Dans des romans français devraient-ils se trouver ?
Avec un jeune cœur j'aime bien mieux rêver.
D'un sentiment naïf offre-moi la peinture;
Que toujours tes portraits soient faits d'après nature,
Si d'un mot un peu gai, ton front est alarmé,
Dis avec moi : J'ai ri, me voilà désarmé.

P. de K.

« Marguerite, approche la table, avance-moi mon grand fauteuil, mets du bois au feu. Je ne sortirai pas ce soir, il fait trop mauvais temps pour que j'aille regarder jouer à la poule au café Turc. Je suis sûr cependant qu'on aura besoin de moi pour juger les coups. — Eh bien,

Monsieur, on ne les jugera pas!.... Allez donc vous enrhumer pour faire plaisir aux autres; avec cela que vous êtes d'une coquetterie..... ne point vouloir porter un bonnet de soie noire sous votre chapeau!.... — Fi donc, Marguerite, on a l'air d'un malade, d'un invalide, et grace au ciel, j'ai encore bon pied, bon œil; et une poitrine!..... hum!.... hum!..... hum!..... maudite quinte! Donne-moi un peu de pâte de jujube.

« Jouerons-nous au piquet ou au mariage, Monsieur? demande Marguerite après avoir donné à son maître la petite boîte de pâte pectorale. — Non, je ne me sens pas en train de jouer; tu me feras la lecture, Marguerite. — Volontiers, Monsieur; mais j'espère que vous ne vous endormirez pas, comme cela vous arrive souvent avant que j'aie seulement lu

trois pages. — Je ne dormirai pas, mais aussi tâche de ne point toujours lire sur le même ton; c'est d'une monotonie....

Comment, Monsieur, de quel ton voulez-vous parler?. Je lis sur la table pour être plus commodément, voilà tout.—Je veux dire que tu ne changes pas assez les inflexions de ta voix. — Les *influxions*, qu'est-ce que c'est que ça? Mon Dieu! comme vous devenez difficile; vous ne me demandiez pas tout cela il y a quinze ans! — Il y a quinze ans tu avais la voix bien plus douce. — C'est vous qui aviez l'oreille moins dure; ça me force à crier. Au reste, si je ne conviens plus à Monsieur, il n'a qu'à parler. —Allons! voilà que tu te fâches à présent; on ne peut rien te dire; calme-toi, prends tes lunettes, et lis.»

Marguerite, après avoir encore mur-

muré pendant quelques minutes, se calme enfin, et, ayant mis ses lunettes, place sur la table plusieurs volumes qu'elle vient d'aller chercher.

« Oh ! nous avons le choix aujourd'hui, Monsieur; je suis allée faire ma provision chez le libraire, que voulez-vous que je vous lise, Monsieur? — Ce que tu voudras. — *Gilblas de Santillane*? — Je le sais par cœur. — *L'Histoire de France*? — C'est trop sérieux pour toi. — *Le Cuisinier royal?* — On ne lit pas cela quand on sort de table.—*Le Savant de société*, joli ouvrage dans lequel on apprend des jeux innocens et des tours de passe-passe. — Que veux-tu que je fasse de tout cela? A mon âge on est brouillé avec les jeux innocens, et l'on manquerait tous les tours de passe-passe!...

—Diable! Monsieur, vous devenez diffi-

cile. Mais voici un grand roman.....in.... in..... oc..... — In-octavo veux-tu dire? — Oui, Monsieur: il doit être meilleur que tous les autres, celui-là, il est plus grand; la couverture est enjolivée de petits agrémens et il y a une belle gravure. - Oh! je sais ce que c'est, Marguerite, ne touche pas à ce roman-là, tu n'y comprendrais rien... ni moi non plus. — Et pourquoi donc fait-on des livres auxquels on ne comprend rien, Monsieur? — Parce que c'est la mode, et qu'il y a des gens qui prétendent que le génie ne doit pas être à la portée de tout le monde. — Ha çà, et ce vieil auteur que je vous lis souvent, M. Boileau, qui appelle un chat un chat, ça n'était donc pas un génie celui-là? — Au contraire, Marguerite!.. c'était un grand homme!..... — Et cet autre, qui est si jovial, ce M. Molière,

qui dit : Je veux battre ma femme si ça « me plaît, et ne la point battre si ça ne « me plaît point...» Ah Dieu ! m'a-t-il fait rire avec ses comédies !...... Dame, il nomme aussi les choses par leur nom ; est-ce que celui-là n'avait pas d'esprit? — Ah ! c'était un grand génie !..... un homme inimitable !... — Comment donc se fait-il que je comprends si bien tous ces génies-là, et que je m'embrouille avec les nouveaux ? — Il y a encore des auteurs qui écrivent pour être compris, Marguerite, et ceux-là plairont plus longtemps. — En ce cas, Monsieur, nous allons passer à autre chose.

« Ah ! v'là *La Caverne de la mort* ; le joli titre ; cela donne la chair de poule rien qu'en le prononçant ; et l'estampe ! ah ! Monsieur, quelle estampe ! Voyez donc : un squelette dans un souterrain

avec des chaînes aux pieds sur un rocher, et une ceinture de clous; et ce beau chevalier qui le regarde un flambeau d'une main et une épée de l'autre; faut-il qu'il soit brave!..— C'est peut-être un homme fossile qu'il vient de découvrir?—Oh! non, Monsieur, il n'y a rien de fossile là-dedans. Attendez, il y a de l'écriture là-dessous: *Je jure de ne prendre aucun repos jusqu'à ce que la vengeance soit complète.* Ah! mon Dieu, est-ce la mort qui jure ça?— Eh non; tu vois bien que c'est le chevalier, qui veut découvrir les auteurs de ce crime.—Ah! c'est le chevalier. Pauvre jeune homme!.... il ne veut prendre aucun repos! il ne veut donc plus se coucher jusqu'à ce qu'il ait pris celui qui a fait le coup? —C'est une manière de parler. — Monsieur, je vais vous lire *La Caverne de la mort*, n'est-il pas

vrai? — Je n'aime pas beaucoup ces livres remplis d'horreurs, cela est d'un triste!..... — Oh! pardonnez-moi, Monsieur, c'est bien amusant! des fantômes, des souterrains, des poignards, des enfans changés, des pères égarés, des brigands, des tours du midi, des femmes vertueuses et innocentes, qui ont cinq ou six amoureux qui se tuent pour elles; ah! c'est bien joli, ça, Monsieur; on a peur, on frémit, on pleure; on ne sait pas pourquoi, mais c'est égal; et le lendemain, en plumant une perdrix, j'ai toujours devant les yeux c'te pauvre héroïne. Ah! Monsieur, que c'est beau ces livres-là.

« Allons, puisque cela te plaît tant, va pour *La Caverne de la mort*. — Y êtes-vous, monsieur? — Oui, je t'écoute. — Vlà que je commence :

« Que l'approche de la nuit est impo-

« sante, sous ce triste ombrage! s'écria « le brave Albert en traversant.... »

« Marguerite, passe-moi ma tabatière. — La voilà, monsieur.. « Le brave Al- « bert en traversant la partie la plus sau- « vage de la forêt noire. Le soleil. — Il est diablement sec.. — « Le soleil... » — Marguerite, en as-tu dans la tienne? — Oui, Monsieur. — Donne-moi une prise... — « Le soleil avait à peine fran- « chi la moitié de sa carrière, lorsque le « chevalier était entré dans cette affreuse « solitude, et depuis ce moment.... »

« Marguerite, tâche donc de ne point tant parler du nez, il me semble que j'entends un basson. — Voilà autre chose à présent!.. « ce moment, c'étaient « les premières paroles qui lui échap- « paient; le morne silence de ces sombres « retraites n'était interrompu.. » — As-tu

bassiné mon lit, Marguerite? Oui, monsieur..... « interrompu de temps en « temps que par les cris du hibou, ou par « le battement des ailes de la chouette, « bruit lugubre et sinistre qui semblait « ajouter encore à l'horreur de cet ef- « frayant désert, et imprimer dans l'âme « une superstitieuse terreur. Tout à coup « on entendit.... on entendit.... tout à « coup...

« Monsieur! Monsieur! dit Marguerite, en s'interrompant, « il me semble que j'entends marcher tout doucement dans la cuisine; entendez-vous quelque chose, Monsieur?..

Mais son maître est déjà endormi; elle s'approche, lui pousse le bras, et il se réveille en s'écriant : « Je proteste que la « bille n'était pas collée! — Comment, « collée! Monsieur; mais nous étions dans